

Babylone

Andre-Salvini Beatrice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

*Que
sais-je?*



BABYLONE

Béatrice André-Salvini

puf

QUE SAIS-JE ?

Babylone

BEATRICE ANDRE-SALVINI

Conservateur général du patrimoine

Directeur du département des Antiquités orientales

du Musée du Louvre

Troisième édition mise à jour

8^e mille



Introduction

Le prestige de Babylone était incomparable aux yeux de ses contemporains ; la renommée de la ville est la première des cinquante et une qualités et fonctions que lui attribuèrent ses sages, à la fin du II^e millénaire av. J.-C. Nulle cité au monde ne fut davantage enviée et crainte, admirée et honnie, plus souvent dévastée et reconstruite. Son aspect monumental et la vie de ses habitants furent rythmés par les grands règnes de l'histoire du Proche-Orient ancien. Chaque souverain puissant, ami ou ennemi, voulut la conquérir et y laisser son empreinte, pour l'embellir ou la détruire. Babylone était le cœur spirituel et intellectuel de toute la Mésopotamie, rayonnant sur le monde civilisé. Elle était le centre cosmique, le symbole de l'harmonie du monde, née de la puissance de son dieu suprême, Marduk, vainqueur des forces du chaos et organisateur de l'univers. Cet aspect cosmologique est à l'origine de toute la conception architecturale et décorative de la ville. La dualité réelle et mystique de Babylone lui assura un destin remarquable, bien au-delà de son existence dans le temps, jusqu'à nos jours.

La « Porte de(s) dieu(x) »

Le caractère exceptionnel de la ville se manifeste en premier lieu par l'étymologie de son nom. Il vient, à l'origine, d'un fond linguistique « proto-euphratéen », d'une langue inconnue parlée en Mésopotamie du Sud avant le sumérien et la naissance de l'écriture à la fin du IV^e millénaire. Dans les textes cunéiformes, Babil fut transcrit *Bâbilu* : « la Porte du dieu » en akkadien (babylonien), puis traduit en sumérien, car cette langue, morte depuis le début du II^e millénaire av. J.-C., resta toujours la langue noble, de la culture, utilisée notamment pour désigner les lieux de prestige. « Babylone » vient de la forme grecque (Βαβυλών) de l'akkadien : *Bâb-ili/ilâni*, qui signifie « Porte du/des dieux », en sumérien Ka-dingirra. Cela voudrait dire que la fondation d'un établissement, en ce lieu, est très ancienne. Cette composition d'un nom de ville comportant le mot « porte » est unique en Mésopotamie ancienne. Ce sens repose sur une adaptation linguistique et sémantique, mais il est probable que ce toponyme fut ensuite relié à une fonction particulière : dans l'ancienne

Mésopotamie, la justice était rendue à la porte du palais royal ou du temple de la divinité principale. *Bâb-ili* pourrait donc désigner le lieu du jugement divin ou celui où l'on entre en présence de la divinité, un nom qui devint une justification de la renommée de Babylone et de son rôle de capitale politique et religieuse, en tant que siège unique du gouvernement humain et céleste.

Babylone est aussi désignée par d'autres idéogrammes. Le nom Tintir : le « siège de vie » ou « d'abondance », est attesté au début du II^e millénaire. La ville est encore appelée, à partir de la fin du II^e millénaire, Šuanna : « Sa puissance est exaltée » ; et dans la littérature religieuse : Eridu, par assimilation à une ancienne ville sainte sumérienne du pays, qui portait ce nom et dont elle prit la place. Le nom de la ville peut encore être écrit à l'aide de l'idéogramme « porte » + 60, chiffre parfait dans le système sexagésimal sumérien, pour désigner le dieu par excellence.

En hébreu biblique Babel est la traduction exacte de Bâbilu. La Genèse donne une interprétation négative au nom de Babel, qui repose sur une étymologie populaire fondée sur un jeu de mots avec le verbe hébreu *bâlal* : « mélanger, confondre » : « On nomma (la ville) Babel, car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la terre » (*Gn* XI, 7-9), Babylone apparaissant ainsi comme la métropole de la confusion. Ces multiples interprétations et graphies du nom de Babylone participent à l'histoire et à la légende de la ville.

Fig. 1. – Les empires de Hammurabi (XVIII^e siècle av. J.-C.) et de Nabuchodonosor II (605-562 av. J.-C.)

Chapitre I

Babylone : nos sources de connaissance

Avant le déchiffrement des textes cunéiformes et l'exploration du site, Babylone – située sur l'Euphrate, à 90 km de la ville moderne de Bagdad – n'était connue que par les sources bibliques et les Classiques qui en ont conservé et transmis le souvenir à la culture occidentale. Les souverains babyloniens exaltent la ville, dans leurs inscriptions, comme la capitale du monde ; les étrangers en ont amplifié la renommée, transformant l'histoire en légende au fur et à mesure que leurs témoignages s'éloignaient dans le temps de l'époque de sa puissance et de sa splendeur. La Bible livre essentiellement des informations sur le pouvoir politique de Babylone, tandis que les auteurs classiques, plus tardifs, parlent surtout de son aspect monumental et de son luxe. Les données archéologiques et textuelles sont complémentaires et indispensables les unes aux autres, pour une bonne compréhension de l'architecture et de la vie culturelle et sociale de la ville, particulièrement à l'apogée de son histoire, à l'époque néobabylonienne.

Nous transcrivons habituellement les noms des souverains babyloniens sous leur forme biblique ou classique déformée, bien que leur forme véritable soit établie depuis plus de cent ans.

I.

1. Les sources cunéiformes

Les données historiques événementielles sont relatées dans les listes royales et les chroniques. Les **chroniques des rois anciens**, qui font remonter la fondation de Babylone aux origines de la royauté, furent composées vraisemblablement à la fin du II^e millénaire av. J.-C. Le règne du roi Nabonassar (en babylonien Nabû-nasir, 747-734 av. J.-C.)

inaugure une nouvelle conception de l'histoire. Les observations des éclipses lunaires vont désormais permettre de dater les événements avec précision. À partir de 745, les **chroniques babyloniennes** consignent, année par année, sur des tablettes d'argile, les faits remarquables. Elles étaient rédigées à des fins historiques, mais aussi pour servir de base à l'établissement des prévisions astrologiques par les savants ; elles sont laconiques, précises, et fiables. Pour les époques antérieures, les tablettes administratives – datées selon l'acte royal considéré comme le plus important de l'année écoulée pour la fin du III^e et le début du II^e millénaire, et ensuite selon l'année de règne du souverain – sont des éléments fondamentaux de l'établissement d'une chronologie, relative mais suivie.

Les **inscriptions royales** dédicatoires sont aussi des données historiques utilisables. Sous forme de stèles et d'inscriptions rupestres – disposées sur les routes empruntées par les armées en campagne –, elles relatent un événement : expédition militaire, fait religieux ou travaux civils accomplis par le roi. Les documents de fondation : briques, cylindres de terre cuite ou tables de pierre, commémorent la construction ou la restauration de monuments. Chaque souverain eut le devoir et le souci de garder mémoire des hauts faits de son règne et de son œuvre édilitaire à la gloire des dieux. Les nombreuses dédicaces laissées par les rois néobabyloniens notamment corroborent généralement les découvertes des archéologues et elles les complètent pour ce qui concerne le décor des monuments et les éléments mobiliers, aujourd'hui disparus. Certains de ces documents, enfouis dans les murs, ont été retrouvés encore en place, ce qui a permis l'identification des édifices. Ils livrent un aperçu de l'histoire et de l'aspect de Babylone, évocateur et parfois précis.

Mais la principale documentation écrite, sur laquelle repose notre connaissance de l'aspect de la ville de Babylone, vient d'une série de textes que l'on qualifie de **textes topographiques**, écrits sur des tablettes d'argile en écriture cunéiforme, en akkadien/babylonien et en sumérien, la langue de culture. Des plans ou des mémoires de travaux effectués sur les murs d'enceinte, les portes ou autres constructions de la ville, notamment la tour à étages, sont précieux. Ils datent surtout du I^{er} millénaire av. J.-C. Le texte le plus intéressant – nommé **Tintir** : « **Babylone** » –, remonte vraisemblablement à la fin du xii^e siècle av. J.-C., au règne du roi Nabuchodonosor I^{er}, époque où furent rédigées les « chroniques des rois anciens » ; il fut composé dans le but d'exalter Babylone, la ville sainte, comme le centre du monde. Ce long mémorandum en quatre ou cinq tablettes nous est parvenu par plusieurs copies plus tardives, s'échelonnant jusqu'à notre ère. Il consiste en une description détaillée de la topographie

religieuse de Babylone, sous forme d'un inventaire des différents lieux de culte : temples, chapelles et autels divins ; mais aussi des rues par lesquelles passaient les processions religieuses, des rivières, des murailles et portes qui étaient divinisées ou placées sous la protection divine, pour assurer efficacement la défense du cœur religieux de la ville. Les édifices de l'architecture civile et privée n'y figurent pas. L'ouvrage s'inscrit dans la **tradition lexicale** scolaire mésopotamienne, qui voulait cataloguer le monde pour mieux l'étudier. De courts commentaires d'ordre religieux, mais aussi topographiques, complètent la description de la ville. Le plan de Babylone, ainsi établi à une époque où le culte de Marduk acquit le maximum de sa gloire, devint immuable. Les restaurations, agrandissements et embellissements postérieurs, essentiellement ceux de Nabuchodonosor II, respecteront ces dispositions de base. Les fouilles archéologiques ont confirmé les implantations des différents lieux sacrés décrits et situés dans ce texte.

Parallèlement, les savants de Babylone composèrent le grand morceau littéraire connu sous le titre de « **Poème de la Création** », ou ***Enuma eliš***, ses premiers mots, selon l'habitude mésopotamienne de nommer les ouvrages d'après leur incipit. Il exalte Marduk et Babylone comme centre du monde cosmique. Ce long poème épique en sept tablettes évoque la prise du pouvoir absolu par Marduk et la construction de la Babylone céleste, prototype de la Babylone terrestre. D'autres textes relatent les rituels et les cérémonies qui se déroulaient au Nouvel An, au début du printemps.

Les textes scientifiques sont aussi des sources fondamentales de notre connaissance de la vie intellectuelle et religieuse de Babylone. Les disciplines reconnues de la sagesse mésopotamienne, d'origine inspirée, divine, et qui se confondent avec les sciences, sont l'astrologie, la divination, l'exorcisme, la médecine et la lamentation. Les observations astronomiques – basées sur les mathématiques –, engendrèrent des textes prophétiques, à signification historique.

L'administration des temples et du palais et les affaires privées des Babyloniens sont connues par des **archives**, retrouvées à Babylone même ou sur les autres sites de Babylonie. Elles nous renseignent sur la marche des grandes entreprises, comme le sont les temples, qui emploient un personnel innombrable et varié pour exploiter leurs grands domaines – notamment les champs et les palmeraies –, mais aussi pour assurer le culte des dieux et leur service quotidien. Ces documents font prendre conscience du fait que la société babylonienne, au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., devint mélangée à cause des invasions nomades sémitiques originaires de l'Ouest –

essentiellement des Araméens –, et de la politique de déportation des souverains néobabyloniens. Une partie de la population de Babylone parlait en une langue ouest-sémitique. De nombreux contrats en babylonien cunéiforme syllabique portent la mention écrite à l'encre, en araméen linéaire alphabétique, des noms de témoins du contrat de souche araméenne, ou un résumé du texte babylonien.

2. Les sources bibliques

Leur intérêt principal est d'ordre historique, bien que ce soit l'épisode de la **Genèse** sur la « Tour de Babel » (*Gn* 11, 1-9) qui ait surtout contribué à la célébrité éternelle de Babylone. Le premier souverain babylonien mentionné dans la Bible est Merodach-Baladan (en babylonien : Marduk-apla-idinna), qui chercha l'alliance du roi de Juda contre l'Assyrie, à la fin du viii^e siècle av. J.-C. Mais les récits des livres historiques et prophétiques sont centrés essentiellement sur l'épisode de la déportation des Hébreux en Babylone, effectuée par Nabuchodonosor II (Nabû-kudurri-usur) après la prise, puis la destruction de Jérusalem en 597 et 587 av. J.-C. : « Au bord des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions, nous souvenant de Sion », dit le « Chant de l'exilé » (*Ps.* 137), évoquant la captivité. Le 2^e **Livre des Rois**, composé au temps de l'Exil (puis celui des **Chroniques**), et les prophéties de Jérémie et d'Ézéchiel sont assez fiables, car ils furent rédigés dans le but de faire comprendre au peuple élu que Babylone était l'instrument de la colère de Dieu contre son peuple infidèle.

La malédiction lancée par **Jérémie** exprime l'attrance que même les ennemis de la grande ville éprouvaient à son égard : « Babylone était une coupe d'or aux mains de Yahvé, elle enivrait la terre entière, les nations s'abreuyaient de son vin c'est pourquoi elles devenaient folles... Comment a-t-elle été conquise, la fierté du monde entier ?... Au bruit de la chute de Babylone, la terre tremble, un cri se fait entendre parmi les nations » (*Jr* 51). Jérémie analyse la situation politique, les relations entre Babylone et le royaume de Juda, avec lucidité. **Ézéchiel**, prêtre du temple de Jérusalem, a vécu en Babylonie au temps de l'Exil. Outre des souvenirs historiques, discernables au milieu des présages et des anathèmes contre le roi de Babylone, il transmet quelques informations sur le niveau de raffinement de la société babylonienne. **Isaïe** (le second) prophétise entre 550 et 520 av. J.-C., sous le règne du dernier roi de la dynastie néobabylonienne, Nabonide (Nabu-na'id), et au début de l'Empire perse. Il raconte, sous forme de prophéties, la chute de Babylone, le retour des exilés et la

restauration de Jérusalem.

Les récits plus récents évoquent l'histoire, mais en y introduisant des éléments d'imprécision, à cause de l'éloignement des sources dans le temps, mais aussi de façon délibérée, lorsque le texte est dicté par l'idée de faire de l'adversaire de toujours l'archétype de l'ennemi du peuple élu et de la démesure. Le début du *Livre de Daniel* illustre la vie édifiante du héros Daniel, devin à Babylone au temps de l'exil. Il attribue à Nabuchodonosor des actes de Nabonide. Le livre est à dater probablement du ii^e siècle av. J.-C., mais l'auteur fait des emprunts à des traditions plus anciennes ; il donne notamment des informations sur les devins qui interprètent un rêve du roi de Babylone. Nabuchodonosor est cité comme un souverain régnant, dans des livres bien postérieurs à sa dynastie ; il devint ainsi un personnage mythique, le symbole de l'ennemi historique.

Au i^{er} siècle de notre ère a lieu l'assimilation de Babylone avec Rome, responsable de la destruction du temple de Jérusalem en 70. L'*Apocalypse* de Jean annonce la chute de cette nouvelle Babylone et la métaphore de Babylone, la ville du diable, se prépare ainsi à traverser les millénaires.

3. Les sources classiques

Des auteurs classiques, grecs et latins, tous postérieurs à l'apogée de Babylone sous l'Empire néobabylonien et le règne de Nabuchodonosor II, ont décrit une Babylone de légende. Leurs informations d'ordre historique, événementiel, sont déformées. Mais leurs récits ont pourtant aidé et guidé les archéologues allemands, au début de ce siècle, pour se repérer dans l'immensité et la difficulté du site, car ils apportent des éléments sur la topographie et l'aspect de la ville.

Hérodote (env. 485-420 av. J.-C.), dans ses *Histoires* (I, 178-186), décrit la ville moins de cent ans après la chute de la dynastie néobabylonienne, pendant la domination perse. On y écrit encore en akkadien cunéiforme et la science babylonienne des savants dits « Chaldéens » est à son apogée. Il parle des murailles d'enceinte, décrit le cours de l'Euphrate dans la ville, le réseau des rues et les travaux hydrauliques, le complexe cultuel de Marduk et les cérémonies qui s'y déroulaient. Il livre des informations sur la géographie, les mœurs, les institutions et la vie quotidienne des Babyloniens. Il n'a probablement pas visité lui-même la Babylonie, mais il s'appuie sur des récits de voyageurs plus anciens ou des témoignages de Babyloniens ayant connu l'époque de splendeur de la ville, avant les dommages causés

par Xerxès I^{er} en 482 av. J.-C. Il glane quelques informations historiques dignes de foi, mais il introduit les premiers éléments qui formeront les légendes, notamment celles de Sardanapale (un mélange des personnalités d'Assurbanipal d'Assyrie et de son frère Šamaš-šum-ukin, qui régna sur Babylone), de Sémiramis et de Nitocris (*alias* Nabuchodonosor II). Sa description magnifiée de la ville sied à la mentalité grecque de son époque ; elle resta la base des nombreuses reconstructions postérieures, jusqu'aux fouilles de Babylone au xx^e siècle.

La légende de Babylone se transmet de génération en génération, reposant sur des sources de second ou de troisième degré. Les sources classiques hellénistiques diffusent la tradition d'une Babylone merveille du monde, grâce essentiellement à ses murailles, à son pont sur l'Euphrate et à ses jardins suspendus. Les jardins fabuleux constituent une tradition moins unanime à l'origine que les défenses de la ville, mais ce sont eux que la tradition a conservés dans la liste canonique des Sept Merveilles du monde antique. Babylone poursuivant son déclin, seul le jardin, situé sur le mur, subsista.

Les auteurs récents rapportent des traditions plus anciennes et particulièrement celle de **Ctésias de Cnide**, qui fut médecin du roi perse Artaxerxès II, au début du iv^e siècle av. J.-C. et dont l'œuvre originale (*Persika*) est perdue. **Diodore de Sicile**, dans sa *Bibliothèque historique* (II, 7-11), au i^{er} siècle av. J.-C., emprunte ses renseignements sur Babylone à Ctésias. Certains grands monuments qu'il décrit sont encore ceux qui furent construits par Nabuchodonosor II, au début du vi^e siècle av. J.-C. Il parle plus particulièrement des murs d'enceinte et du palais, avec ses décors de briques émaillées, et des jardins suspendus. **Strabon** (vers 58 av. – 20 apr. J.-C.), dans sa *Géographie* (16, I, 5), décrit Babylone et son enceinte comme une des Sept Merveilles du monde, ainsi que le jardin suspendu. **Quinte Curce**, au i^{er} siècle de notre ère, dans l'*Histoire d'Alexandre* (V, 1), parle notamment du pont sur l'Euphrate et des jardins suspendus. On peut encore citer **Pline l'Ancien** (*Histoire naturelle*, VI), l'historien grec **Arrien** (*Anabase*, VII, 17) ; ou encore l'historien latin **Justin** (*Histoire universelle*, I). **Ammien Marcellin**, qui accompagne l'empereur Julien dans son expédition contre les Perses, en l'an 363 de notre ère, rapporte la légende de la construction de la grande Babylone dans ses *Rerum gestarum* (XXIII, 6).

Bérose, un prêtre de Marduk à Babylone au début du iii^e siècle av. J.-C., relie les sources babyloniennes et les sources classiques. Il écrit en grec une histoire de son pays, nommée *Babyloniaca* (ou *Chaldaica*), qu'il dédia à Antiochos I^{er} et dont il ne reste que des « fragments » ou

des « relations », faites notamment par **Flavius Josèphe** (i^{er} siècle), **Abydène** (ii^e siècle), **Eusèbe de Césarée**, ou **Clément d'Alexandrie** (iv^e siècle), à partir d'une compilation d'**Alexandre Polyhistor** (i^{er} siècle). Bérose parle de la création du monde, de la Tour de Babylone, de Nabuchodonosor II. Son livre III, repris par Eusèbe de Césarée, dans sa *Chronique*, donne une chronologie des rois qui ont régné sur Babylone, depuis Teglath-Phalasar III, roi d'Assyrie (à la fin du viii^e siècle av. J.-C.), jusqu'à Alexandre le Grand. Bérose traduit : « Les archives qui avaient été gardées avec grand soin par les prêtres de Babylone depuis une longue période... et ces archives contiennent l'histoire du ciel et de la terre, de la première création et des rois, ainsi que les actes accomplis sous leurs règnes » (*Fragments* I, 1). Des éléments que l'on peut mettre en parallèle avec les chroniques babyloniennes montrent qu'elles sont ses sources. Un passage sur l'œuvre de Nabuchodonosor résume l'essentiel et la véracité de son œuvre : « Nabouchodonosoros apprit la mort de son père... (Nabopolassar, en 605, alors qu'il guerroyait à l'ouest, sur la frontière égyptienne)... Lorsqu'il eut arrangé ses affaires en Égypte et sur tout ce territoire, il ordonna à quelques-uns de ses amis d'emmener les prisonniers juifs, phéniciens, syriens et égyptiens ensemble, avec le gros de l'armée et le reste du butin, à Babylone. Lui-même... rejoignit Babylone en traversant le désert... Il prit possession, dans sa totalité, du royaume de son père... Il décora généreusement le temple de Bêl (Marduk) et les autres temples, avec le butin de guerre. Il renforça la vieille ville et y ajouta une nouvelle ville extérieure. Il fit en sorte que les assiégeants ne puissent plus détourner le fleuve, en entourant la ville interne d'un triple circuit de murs et la ville externe avec trois murs également (les deux fortifications délimitant la petite et la grande Babylone)... Lorsqu'il eut emmuré la ville de façon admirable et décoré ses portes d'une manière seyante à ce lieu saint (la "Porte d'Ištar"), il construisit un autre palais près du palais de son père (le "grand palais")... En dépit de sa taille extraordinaire et de sa splendeur, il fut, cependant, achevé en quinze jours (c'est ce que dit Nabuchodonosor dans ses inscriptions). Dans le palais, il construisit et arrangea les soi-disant jardins suspendus, en installant de hautes terrasses de pierre qu'il fit paraître semblables à des montagnes plantées de toutes sortes d'arbres. Il fit cela à cause de sa femme, qui avait été élevée en Médie et se languissait d'un environnement montagneux ! »

Ptolémée, au début du ii^e siècle de notre ère, dressa une liste des rois de Babylone que l'on appelle le « Canon de Ptolémée », en commençant par le règne de Nabonassar, au viii^e siècle av. J.-C. Cette liste royale s'inspire de l'œuvre de Bérose, de même que son histoire

des observations astronomiques babyloniennes. Son œuvre domina les connaissances du Moyen Âge et de la Renaissance.

Grâce à ces sources, la renommée de la capitale de l'Empire du roi Nabuchodonosor II a traversé des millénaires. Les secrets des savants Chaldéens ont fasciné les auteurs classiques et ceux du Moyen Âge occidental. Le mythe de la « Tour de Babel » du récit de la *Genèse* inspira écrivains et artistes. Babylone, dans leur vision déformée, est associée au chaos, à la luxure et à la démesure. Cette fascination négative est résumée dans le titre d'un ouvrage écrit au xiii^e siècle, par le franciscain Giacomino da Verona : *De Jerusalem celesti e De Babilonia civitate infernali* : « De Jérusalem, cité céleste et De Babylone, cité infernale ».

4. Les sources arabes

Les géographes arabes du Moyen Âge, depuis **Ibn Khurrdâdhbih**, au ix^e siècle, et **al-Bîrûnî** qui composa son ouvrage sur la chronologie des nations anciennes, traitant des « vestiges et traces du passé » vers l'an mil, s'appuient sur les sources antiques grecques, perses et juives pour reconnaître que *Bâbil* était le siège de la première royauté et le centre du monde. Bâbil, de belle et brillante apparence, fut la plus vieille ville érigée après le Déluge. **Yâqût-al-Rûmî**, vers 1200, résume dans son « dictionnaire des Pays » les différentes opinions et légendes ayant cours sur l'histoire de Babylone.

5. Les voyageurs occidentaux du Moyen Âge et des Temps modernes (fig. 1, 2, 3)

L'une des collines de l'antique Babylone, abritant les ruines d'un palais de Nabuchodonosor II, portait encore, lorsque les premiers voyageurs européens du Moyen Âge visitèrent le site, le nom, reconnaissable, de tell Babil. Ses 35 m de hauteur expliquent qu'on y ait vu l'emplacement de la Tour de Babel. Mais c'est surtout un lieu appelé Birs Nimrud, situé à 15 km plus au sud – et qui se révélera recouvrir les restes de l'ancienne ziggourat de Borsippa, la cité du dieu Nabû, fils de Marduk –, qui fut pris, le plus souvent et pendant longtemps, pour la tour impie. Il y eut également une confusion avec la ruine impressionnante que forme, encore aujourd'hui, le noyau de briques de la ziggourat de Dûr Kurigalzu, dans l'actuel village d'Aqarquf, dans

la banlieue de Bagdad, à 90 km plus au nord. Beaucoup de voyageurs passèrent à Babylone.

Fig. 2.

Fig. 3.

Le rabbin espagnol **Benjamin de Tudèle**, qui visite le site et sa région vers 1170, décrit les vestiges et évoque l'atmosphère de superstition qui enveloppait la ville morte : « Je me rendis à l'ancienne Babel, qui avait trente milles de circuit, mais qui est entièrement ruinée. Il y reste encore des ruines du palais de Nabuchodonosor, qui sont inaccessibles parce qu'elles sont un repaire de dragons et de bêtes venimeuses. » L'identification des ruines avec le siège du gouvernement du plus célèbre souverain de Babylone était restée dans les mémoires et les fantômes de la grande Babylone maudite étaient toujours craints.

En 1574, **H. Leonhardt Rauwolf**, un médecin souabe, se fait encore l'écho de ces légendes : « L'on peut encore voir les ruines des fortifications... Derrière... était la tour de Babylone, que les enfants de Noé entreprirent de faire monter jusqu'au ciel : ... Elle a une demi-lieue de diamètre, mais elle est si complètement ruinée... qu'on ne peut pas en approcher à moins d'un demi-mille... Les insectes (y) sont, m'a-t-on dit, plus gros que nos lézards et ont trois têtes. »

Il faut attendre la relation de voyage de l'Italien **Pietro della Valle**, qui visite Babylone en 1616, pour avoir une description objective de ses ruines : « Au milieu d'une plaine vaste et très plate, à environ un demi-mille de l'Euphrate, qui la traverse..., s'élève, encore aujourd'hui, une grande masse de matériaux ruinés, qui forment un massif... Sa forme est carrée, tour ou pyramide aux quatre faces alignées sur les quatre angles du monde... Mesure, site et forme sont à confronter à la pyramide que Strabon appelle le tombeau de Bélus, et ce doit être celle dont la sainte écriture fait mention, comme étant la tour de Nemrod dans la ville de Babylone, ou Babel, comme ce lieu s'appelle encore aujourd'hui... Il est à noter que depuis cette montagne de ruines et au-delà, on ne voit rien qui puisse convaincre l'esprit qu'il y ait eu là, autrefois, une aussi grande ville que cette fameuse Babylone. » Cette description du tell Babil, au nord du site, exprime la difficulté que rencontrèrent les voyageurs, puis les premiers archéologues, pour identifier les ruines des monuments de Babylone. La brique crue, parfois cuite, le matériau de base des constructions de l'antique Mésopotamie, a fait qu'il n'en reste que peu de choses. Pietro della Valle, le premier, rapporta en Europe des briques de Babylone, pour permettre l'étude de leur technique de

fabrication.

Parmi les voyageurs, le Danois **Carsten Niebuhr**, mathématicien attaché à l'expédition envoyée par le roi de Danemark Frédéric V, visite Babylone en 1765 ; il décrit ses ruines et croit reconnaître les « jardins suspendus » et le « temple de Bêl » (Niebuhr copia, en outre, des inscriptions cunéiformes de Persépolis, qui seront à la base du déchiffrement des écritures cunéiformes).

L'**abbé de Beauchamp**, vicaire général de Babylone de 1781 à 1785, ramassa des briques et cylindres d'argile inscrits sur le site. Un villageois, qui exploitait comme carrière le tell Babil, lui avait dit qu'on y avait trouvé « une chambre, sur un mur de laquelle il y avait une vache formée avec des briques vernies, et l'image du soleil et de la lune » (*Journal des Savants*, 1890). Certains de ces objets – des inscriptions de fondation de Nabuchodonosor II – furent déposés à la Bibliothèque nationale, formant le premier noyau des collections d'antiquités babyloniennes en France, ainsi qu'un *kudurru*, stèle commémorant une donation royale du xi^e siècle av. J.-C., rapportée par le botaniste **Michaux** en 1786.

6. Les premières prospections

Les études systématiques sur les ruines babyloniennes commencèrent au début du xix^e siècle. Le consul d'Angleterre à Bagdad, **Claudius James Rich**, visite le site en 1811 et publie deux Mémoires, dans lesquels il donne une description raisonnée des ruines et un plan des trois collines principales (tell Babil, le Qasr, tell Amran ibn Ali), recouvrant les restes des palais et du complexe cultuel du dieu Marduk. Il repéra les constructions les plus soignées, qui se révélèrent être les vestiges de la tour à étages : « Les briques sont de la qualité la plus fine qui soit ; et malgré le fait que c'en est le plus gros réservoir et que de grandes quantités en ont été et en sont encore constamment pillées, il semble qu'il y en ait toujours en abondance. » Rich entreprit des fouilles au tell Babil. Il décrit aussi les pans de murailles des remparts de Babylone. Il rapporte au British Museum des inscriptions et des objets.

En 1852, l'**expédition scientifique française en Mésopotamie**, conduite par l'ingénieur Fulgence Fresnel et le philologue Jules Oppert, entreprit de faire des sondages à Babylone. Sur le Qasr, on découvrit une statue colossale en basalte représentant un lion terrassant un homme, ayant fait partie des trésors accumulés par les rois de Babylone. Des fragments de briques à glaçure et de cylindres

de fondation de Nabuchodonosor II font également partie des découvertes. Des tombeaux, d'époque tardive, livrèrent un riche mobilier. Les antiquités, réunies par l'expédition et destinées au Louvre, furent en grande partie perdues dans le naufrage sur le Tigre qui, en mai 1855, engloutit également les découvertes de Victor Place en Assyrie. Le résultat le plus intéressant de cette mission fut la mise au point d'un plan des ruines, effectué par Oppert, qui réussit à délimiter l'enceinte extérieure de Babylone. Oppert devint, à partir de 1874, le premier professeur d'assyriologie nommé au Collège de France, en hommage à sa contribution au déchiffrement des écritures cunéiformes. Il publia, dès 1857, dans le *Journal asiatique*, une étude avec la traduction d'une longue inscription babylonienne, sous le titre évocateur de « Inscription de Borsippa, relative à la restauration de la Tour des langues, par Nabuchodonosor ». Il s'agissait d'un cylindre de fondation, trouvé au Birs Nimrud par le colonel Rawlinson, autre déchiffreur des écritures cunéiformes. Cette publication entretint donc la légende que la tour à étages de Babylone se trouvait en ce lieu.

Trois campagnes de fouilles, commissionnées par le British Museum, furent menées par les Anglais en 1854, 1876 et 1877. La première fut conduite par les deux assyriologues Henry Rawlinson et George Smith, la seconde par Hormuzd Rassam, qui rapporta à Londres un cylindre de fondation commémorant la prise de Babylone par Cyrus le grand, le fondateur de l'Empire perse. Wallis Budge, qui sera plus tard nommé conservateur du Département des Antiquités égyptiennes et proche-orientales, accomplit la troisième campagne.

7. Les fouilles

Il fallut attendre **les fouilles scientifiques des Allemands** pour trouver le véritable emplacement de la tour à étages. Elles furent menées sous la direction de Robert Koldewey, assisté de Walter Andrae, qui travaillèrent à Babylone de 1899 à 1917, sous l'égide des musées de Berlin et de la Société allemande pour l'Orient (Deutsche Orient-Gesellschaft). Imprégnés des auteurs classiques, munis des plans établis par les Anglais et les Français et de leurs propres plans de repérage, ils commencèrent à fouiller le tell appelé Qasr, qui recouvrait les principaux palais néobabyloniens. Dès les premiers jours de fouilles, les vestiges de la « Porte d'Ištar » apparaissent. Après le dégagement des palais, les fouilles se poursuivent vers le sud, le long de la voie processionnelle dont les fouilleurs avaient trouvé la chaussée, car ils supposaient que cet axe les mènerait au sanctuaire de Bêl décrit par Hérodote. Koldewey identifie ce complexe, le temple du

dieu principal de Babylone, Marduk, au tell Amran, sous une couche de décombres de 20 m d'épaisseur, en l'entaillant par un tunnel. Ses ruines ne furent dégagées que partiellement. Les fouilles de la ziggourat, la tour à étages, débutèrent en 1913 lorsque le niveau de la nappe phréatique qui recouvrait jusqu'alors ses ruines, baissa. Après plus de deux millénaires de pillages et de destructions, il ne subsistait qu'une petite partie du noyau de briques crues central et du revêtement de briques cuites. L'on peut ajouter, à ces découvertes, un quartier d'habitation au centre de la ville – appelé *Merkes* par les fouilleurs (mot arabe désignant le centre-ville) – exploré à partir de 1907, et plusieurs temples, une partie des remparts, une exploration du palais de tell Babil et des vestiges d'un pont sur l'Euphrate, qui permirent de préciser, peu à peu, le plan de la capitale de Nabuchodonosor II. Le matériel retrouvé est maigre par rapport à la richesse de l'architecture et du décor architectural, mais Babylone avait été pillée à plusieurs reprises. Les fouilles ont dégagé tous les principaux monuments datant du I^{er} millénaire av. J.-C., c'est-à-dire de l'époque néobabylonienne et des périodes plus tardives : perse, séleucide et parthe. Les quartiers ouest de la ville ancienne n'ont pu être fouillés, à cause des changements du lit de l'Euphrate au cours des temps qui en détruisirent les installations antiques. Les variations de la nappe phréatique au cours des siècles empêchent les données archéologiques de remonter au-delà du début du II^e millénaire av. J.-C. Ce niveau paléo-babylonien ne fut atteint par les fouilles que dans un secteur restreint, au *Merkes* et pour la ziggourat.

D'autres fouilles, de moindre ampleur, furent entreprises pour vérifier les résultats obtenus par Koldewey.

- De 1962 à 1965, les Allemands, sous la direction de Hansjörg Schmid, étudièrent avec précision le complexe de la ziggourat et en permirent ainsi une nouvelle reconstruction.

- En 1974, des fouilles ponctuelles furent menées par les Italiens, sous l'égide du musée égyptien de Turin par Giovanni Bergamini. La mission consista en un repérage sur tout le site, qui permit d'en améliorer le plan et de dater les vestiges dégagés lors des fouilles anciennes, grâce notamment à l'étude de l'évolution du niveau des eaux. De nouvelles fouilles, italo-iraquiennes, furent brièvement conduites par Bergamini en 1987, au sud-est de la ville.

- En 1978, les Irakiens découvrirent, au sud des palais, un temple du dieu Nabû (*Nabû ša harê*), qui contenait une bibliothèque.

- Après les aménagements et reconstructions intempestives entreprises

sous Saddam Hussein, jusqu'en 2003, puis les dégradations considérables résultant de l'utilisation du site comme base militaire par les forces de la coalition lors de la guerre d'Irak, entre 2003 et 2008, un programme de sauvegarde et de mise en valeur du site a été mis en place, sous l'égide du ministère de la Culture irakien et coordonné par l'unesco.

Chapitre II

Histoire de Babylone

I. Le temps des modèles et des revers de fortune

1. Les origines

La « chronique des rois anciens » raconte que Sargon, le fondateur de l'empire d'Akkad, à la fin du xxiv^e siècle av. J.-C., aurait extrait de la terre d'une fosse à Babylone pour créer un nouveau lieu en face de sa capitale ; il le nomma Babylone, car il le fit à sa ressemblance. Ce témoignage postérieur, qui fait référence au premier souverain de langue akkadienne, dont le babylonien est une forme évoluée, est sujet à caution. La première mention historique de la ville est un document de fondation d'un temple pour deux divinités – dont Anunitum, assimilée à la grande déesse Ištar d'Akkad –, voué par le dernier roi de l'empire d'Akkad, Šarkališarri.

2. L'époque paléo-babylonienne et l'empire de Hammurabi

Babylone acquit une place prééminente dans l'histoire du Proche-Orient sous une dynastie de sémites – les Amorites, originaires de Syrie –, qui atteignit son apogée sous le règne de son sixième souverain, au xviii^e siècle av. J.-C. Hammurabi, le plus grand monarque de la « première dynastie de Babylone », posa les fondations de sa puissance et de sa renommée, manifestées par une souveraineté politique qui allait connaître des éclipses au cours des siècles suivants, mais surtout par une autorité intellectuelle et religieuse qui, par contre, allait durer jusqu'à la fin de la civilisation mésopotamienne et subjuguier le monde oriental. Babylone devint, sous Hammurabi, une capitale, un haut lieu de création littéraire et un centre philosophique

et théologique regroupé autour du clergé de Marduk, qui devint un dieu national lorsque Hammurabi constitua un empire. La préséance du roi de Babylone sur l'univers terrestre conférait à son dieu une place de premier rang dans l'univers divin, céleste. C'est ce qu'exprime le prologue du « Code de Hammurabi » : « Anu, le sublime, le roi des dieux, et Enlil, le Seigneur du ciel et de la terre, qui décrètent les destins du pays, ont donné à Marduk, le fils d'Enki, le pouvoir suprême sur tous les hommes et l'ont fait prévaloir entre les dieux, lorsqu'ils ont accordé à Babylone un rôle prééminent et fait rayonner son autorité sur l'univers, y établissant une royauté éternelle, aussi stable que le ciel et la terre. » Le pouvoir de Marduk allait croître au cours des siècles suivants.

L'époque de Hammurabi est connue grâce à son abondante correspondance diplomatique et administrative. Babylone, la capitale, devint le centre de toute la vie politique, économique, juridique et administrative du royaume, dont le souverain contrôlait tout. Hammurabi entretint avec les puissances voisines – les rois d'Aššur, au nord et de Mari sur le moyen Euphrate, principalement – des alliances militaires, avant d'annexer leur territoire. Son empire s'étendit à toute la Mésopotamie. Conscient que le pouvoir reposait sur une organisation dans laquelle les lois morales étaient respectées, Hammurabi se définit comme un souverain qui « établit la justice sur la terre », élu par les dieux pour assainir le pays et accomplir cette mission, dont son « code » représente l'aboutissement.

Le « Code de Hammurabi » (fig. 4) : La stèle de basalte, dont un exemplaire devait être déposé dans chacune des grandes villes du royaume de Babylonie, est une œuvre d'art, par la qualité du relief ornant son sommet – représentant le roi en prière devant Šamaš dieu de la justice –, et par la beauté des caractères d'écriture cunéiformes qui la recouvrent. Elle est aussi un ouvrage littéraire, un traité juridique et le témoignage de l'histoire politique et sociale d'un règne qui assura à Babylone une suprématie culturelle et idéologique, qui dura près de mille cinq cents ans.

Un prologue, poétique, célèbre l'accession du roi au trône, résumant l'expansion politique du royaume dont les villes conquises reçurent de leur vainqueur prospérité et bienfaits. La partie la plus longue, dont le contenu a donné son nom à la stèle du Louvre, est un recueil de près de 300 sentences judiciaires rédigées dans un vocabulaire simple, énumérant des décisions prises ou ratifiées par le souverain. Les sujets traités sont répartis par chapitres concernant tous les aspects de la vie : le faux témoignage, le vol, l'administration des propriétés royales, la réglementation de la vie agricole, de la location et de l'entretien des

locaux d'habitation, ou le commerce. Un long chapitre concerne la famille. Les punitions pour coups et blessures précèdent les moyens de contrôle sur l'exercice des professions, les salaires et les conditions d'emplois des ouvriers, les esclaves pour dettes ou prisonniers de guerre. Le « code » est une source d'information exceptionnelle pour la connaissance de la société babylonienne, qui était divisée en trois classes sociales : les « hommes libres » (*awîlû*), le petit peuple (*muškênû*) et les esclaves (*wardû*). Leur statut était inégal, mais le souverain avait le souci que « le fort n'opprime pas le faible ». Un épilogue exalte le roi dans son rôle de souverain équitable, souhaitant que chacun puisse se faire lire la stèle et soit éclairé. Avant d'appeler sur lui la bénédiction des dieux, Hammurabi conseille à ses successeurs de garder l'ordre dans le pays en faisant respecter ses décisions.

Fig. 4.

La signification du monument est multiple. C'est un traité de l'exercice de la justice, selon la vision des sciences mésopotamiennes, fondées sur un catalogue d'observations qui ne débouche pas sur un principe général, sur une loi. Il s'agit d'un recueil de jurisprudence, basé sur des cas de jugements particuliers. C'est aussi un monument à la gloire du roi. Il comporte un aperçu des territoires conquis pendant son règne. Hammurabi y reprend le titre impérial de la dynastie d'Akkad et des souverains de l'empire d'Ur III de la fin du III^e millénaire : « roi des quatre régions », affirmant ainsi sa souveraineté universelle. La stèle est le testament politique du souverain, proposant à ses successeurs un modèle idéal de sagesse et de justice.

L'esprit de l'époque paléo-babylonienne – qui adapta la pensée sumérienne selon une réflexion nouvelle –, est reflété essentiellement par la grande œuvre littéraire, philosophique et spirituelle qu'est le « **Poème d'Atrahasis** » ; il est connu par une copie faite sous le règne du quatrième successeur de Hammurabi, Ammi-saduqa, à la fin du xvii^e siècle, mais l'original doit remonter au temps du grand roi. Il relate la création de l'homme par le dieu Enki/Ea, à partir d'une figurine d'argile modelée, mélangée à la chair et au sang d'un dieu immolé. L'homme recevait ainsi une part d'esprit d'origine divine, qui lui assurait une survivance après la mort, entretenue par un culte. Cette doctrine de la création et du destin de l'humanité survivra jusqu'à la fin de la civilisation babylonienne.

Les textes permettent de reconstituer approximativement le plan de la ville de Babylone, pour l'époque de sa première dynastie. Des documents administratifs, datés selon les noms des années de règne

des souverains paléo-babyloniens – choisis d’après les événements de l’année écoulée, dont les constructions –, complètent les données archéologiques. Apil-Sin, le grand-père de Hammurabi, construisit un mur d’enceinte circulaire, vers la fin du xix^e siècle av. J.-C., mur qui fut agrandi par Hammurabi et ses successeurs à une dimension proche de l’enceinte intérieure définitive. Les noms d’années révèlent aussi l’existence de temples, que l’on peut situer par rapport à leurs mentions dans des textes plus tardifs ou par les fouilles des niveaux plus récents, car le poids de la tradition faisait que l’on reconstruisait fidèlement les monuments au même emplacement, de génération en génération. Le temple de Marduk, *Esagil*, était déjà un grand complexe. Les plus anciens restes de la tour à étages datent probablement de cette époque.

Le souvenir du règne de Hammurabi hanta ses successeurs. Il allait servir de modèle pour les rois futurs jusqu’à ce que Babylone puisse se donner les moyens d’égaliser – et même de dépasser – le prestige politique qu’elle avait au temps de sa première dynastie.

3. Babylone sous domination étrangère : Kassites et Assyriens

L’expansion de Babylone, sur le plan politique, subit des revers. Elle fut plusieurs fois assiégée, soumise aux dominations étrangères et à des ravages. Dans la première moitié du xvi^e siècle av. J.-C., le Grand Roi hittite Mursili I^{er}, venu d’Anatolie, pilla la ville, emportant en otage la statue de Marduk. Un souverain de la dynastie Kassite la rapporta à Babylone. La « Liste royale babylonienne » rapporte que 36 princes kassites régnèrent ensuite sur Babylone durant cinq cent soixante-seize ans et neuf mois. Quelle que fût l’origine de ces monarques, ils adoptèrent la civilisation babylonienne, sa langue et sa religion. On ne connaît de leur civilisation antérieure et de leur langue propre que quelques divinités, des noms propres et des termes techniques. Babylone redevint une grande puissance sur la scène internationale ; des relations diplomatiques se nouèrent, avec l’Égypte notamment, et le babylonien devint la *lingua franca* de tout le Proche-Orient. Au xiv^e siècle, le roi Kurigalzu fonda, près de Babylone, une nouvelle ville nommée Dûr-Kurigalzu, qui devint la capitale politique et militaire, tandis que Babylone resta la capitale religieuse et culturelle du royaume, rayonnant sur toutes les régions du Proche-Orient. Le plan de la ville, avec son mur d’enceinte au tracé rectangulaire et ses dix quartiers, est peut-être désormais établi.

À la fin du xiii^e siècle, le roi d'Assyrie Tukulti-Ninurta I^{er} attaque Babylone démolit ses murailles et saccage la ville. Pour la deuxième fois, la statue de Marduk part en exil, en Assyrie. Mais la culture babylonienne fascine les vainqueurs, qui emportent dans leur butin des textes littéraires. Le roi d'Assyrie se proclame « roi de Babylone ».

Après une reprise du pouvoir par les Kassites, au milieu du xii^e siècle, l'élamite Šutruk-Nahhunte détruit Babylone, et la statue de Marduk reprend le chemin de l'exil, vers Suse (en Iran), en même temps que tous les monuments prestigieux anciens, dont la stèle portant le « Code » de Hammurabi.

4. Le règne de Nabuchodonosor I^{er} : la liberté retrouvée

Près de quarante ans plus tard, à la fin du xii^e siècle av. J.-C., Nabuchodonosor I^{er}, le quatrième roi de la « II^e dynastie d'Isin », première dynastie locale à avoir régné sur Babylone après presque six siècles de domination étrangère, rapporta la statue. La constante ascension de Marduk, dans la religion privée, manifestée dans la fréquence du nom du dieu dans la composition des noms propres, trouve alors une légitimation officielle. Marduk est proclamé « roi des dieux ». Le souverain fit probablement composer la « Chronique des rois anciens », pour faire remonter ses origines aux souverains d'avant le déluge. Babylone, devenant le centre du monde, devait se rattacher aux origines de l'histoire. Le plan mystique et le plan rationnel commencent à interférer dans la vision d'une Babylone vue comme le cœur du monde cosmique et terrestre et une littérature abondante est alors écrite. Le « Poème de la Création » proclame l'élévation de Marduk à la royauté divine ; il est le créateur du monde ordonné, après sa victoire sur les forces archaïques, et le fondateur de la Babylone mythique, bâtie par les dieux (*Enuma eliš* VI, 57-73). Sur le plan humain, le roi de Babylone, vainqueur de l'ennemi barbare, est le créateur d'un ordre politique et le bâtisseur d'une nouvelle Babylone. C'est à ce moment-là que la ville prend son aspect presque définitif pour ce qui concerne son plan urbain général, et que fut probablement rédigée la description de la topographie religieuse de Babylone (*Tintir*).

5. La domination néoassyrienne

Des dynasties éphémères se succèdent à cause des troubles provoqués

par des tribus d'origine ouest-sémitique, araméennes et chaldéennes, non totalement assimilées.

Les Assyriens, attirés par la suprématie culturelle de Babylone, cherchèrent à la conquérir, par la douceur – notamment par des donations aux sanctuaires et par des mariages royaux –, ou par la violence.

Nabonassar (747-734 av. J.-C.), un Chaldéen, prend le pouvoir. La « Chronique babylonienne » et le « Canon de Ptolémée » font commencer une nouvelle ère historique avec son règne, car les observations des éclipses lunaires établissent des dates précises. À sa mort, en 734, le roi d'Assyrie **Teglat-Phalasar III** (744-727 av. J.-C.) assume la double monarchie sur l'Assyrie et sur Babylone et cette interférence directe de l'Assyrie dans les affaires babyloniennes va durer plus d'un siècle. Mais la prépondérance militaire assyrienne rend hommage à la suprématie culturelle de Babylone, qui va lutter pour son indépendance politique.

En 710, **Sargon II** d'Assyrie (721-705 av. J.-C.) marche contre la Babylonie, dont le roi Chaldéen **Marduk-apla-idinna II**, qui herborise et entretient un observatoire à Babylone, s'enfuit dans les marais du Sud. Jusqu'à sa mort, en 705, le roi d'Assyrie assume la royauté sur Babylone. Il y restaure les sanctuaires et les remparts.

En 689, **Sennachérib** (704-681 av. J.-C.) détruit et pille la ville sainte, après l'assassinat de son fils le plus jeune qu'il avait mis sur le trône de Babylone. Le récit de sa 8^e campagne exprime cette volonté d'un anéantissement total (Inscr. de Bavian : *III R*, 14) : « ... Je marchai rapidement contre Babylone, dont j'avais déterminé la conquête... la ville et ses maisons, depuis leurs fondations jusqu'à leur faite, je détruisis, je dévastai, je brûlai par le feu. Les murs d'enceinte intérieur et extérieur, temples et dieux, la ziggourat de briques et de terre, autant qu'il y en avait, je rasai et je les jetai dans l'Euphrate. Au milieu de la ville, je creusai des canaux, je noyai son territoire sous l'eau, et je détruisis la structure de ses fondations. Je rendis sa destruction plus complète que par le déluge. Afin que, dans les temps à venir, le site de cette ville, ses temples et ses dieux soient oubliés, je les effaçai par l'eau et les transformai en prairies... Après avoir détruit Babylone, avoir écrasé ses dieux et avoir frappé sa population par l'épée, afin que la terre de la ville fût balayée, je la déplaçai et la portai vers l'Euphrate et (de là) jusqu'à la mer. Sa poussière atteignit Dilmun (l'île de Bahrein)... Pour apaiser le cœur d'Aššur, mon Seigneur, pour que les peuples se prosternent devant sa puissance, je pris la poussière de Babylone pour l'envoyer aux peuples les plus

lointains, et dans le temple du Nouvel An, j'en conservai dans un récipient fermé. » Ce martyre frappa les esprits et resta ancré dans la mémoire collective des peuples du Proche-Orient. L'oracle du prophète Jérémie sur la destruction de la Babylone de Nabuchodonosor II, prononcé cent ans après, puise vraisemblablement son inspiration dans ce récit : « Contre Babylone la mer est montée, ses flots tumultueux l'ont submergée : ses villes sont changées en désolation, en terre aride et en steppe, terre où personne n'habite, où ne passe plus un homme » (*Jr* 51, 42-43).

Sennachérib introduisit des rites babyloniens dans le culte du dieu Aššur. Il ne prit pas le titre de roi de Babylone, contrairement à l'usage habituel des conquérants, mais l'ancien titre des rois d'Akkad du III^e millénaire : « roi de Sumer et d'Akkad ». Le prince héritier, Asarhaddon, devint gouverneur de Babylone. En 681, Sennachérib fut assassiné par ses fils, probablement sur l'instigation de son épouse royale, la reine Naqi'a/Zakutu, pour venger Babylone. De nombreux documents d'**Asarhaddon** (680-669 av. J.-C.) commémorent ses travaux de restauration sur une ville désolée : « Sous le règne d'un roi précédent l'Euphrate déborda ; il se répandit en détruisant la ville et la réduisit en ruines. Les dieux de Babylone quittèrent la cité, volant jusqu'aux cieux et les citoyens s'enfuirent ou furent réduits en esclavage. » Mais la correspondance officielle et les textes administratifs montrent que la ville et la région retrouvèrent leur vitalité. Bien qu'il se vante d'avoir « restauré les images des grands dieux et de les avoir replacées dans leurs sanctuaires pour l'éternité », il ne rapporta pas la statue de Marduk à Babylone, peut-être parce qu'elle avait été détruite, mais il restitua des objets précieux au trésor de Marduk.

Assarhaddon nomma, comme princes héritiers d'Assyrie et de Babylonie, ses deux fils **Aššurbanipal** (qui régna sur l'Assyrie de 668 à 627 av. J.-C.) et **Šamaš-šum-ukin** (qui régna sur Babylone de 668 à 648 av. J.-C.). Ce dernier se révolta en 652 contre son frère, plus puissant. En 648, assiégé dans son palais de Babylone, il se jeta dans les flammes. Cette histoire fratricide donna naissance à la légende de Sardanapale, inventée et propagée par les auteurs grecs. Aššurbanipal restaura Babylone, à la suite de son père ; il y régna peut-être, après la mort de son frère, sous le nom local de Kandalanu, jusqu'en 627 av. J.-C., à moins qu'il ne s'agisse d'un substitut aux ordres du roi d'Assyrie. Il rapporta la statue de Marduk, ou bien fit sculpter une nouvelle statue pour remplacer celle qui avait été détruite par son grand-père, Sennachérib.

À sa mort, l'Empire assyrien se dissout et Babylone va devenir la

principale puissance politique du Proche-Orient. Le rejet de la domination assyrienne permit d'unifier une nouvelle fois la population hétérogène de la Babylonie dans un sentiment nationaliste et un désir de libération qui allaient permettre la fondation de l'Empire néobabylonien par **Nabopolassar** (626-605 av. J.-C.).

II. L'Empire néobabylonien

Il dura moins de cent ans, de 626 à 539 av. J.-C., et il marque l'apogée de la civilisation babylonienne. La Chronique rapporte que le 23 novembre 626 « **Nabopolassar (Nabû-apla-usur)** s'assit sur le trône de Babylone ». Avant de conquérir Babylone, il était gouverneur du « pays de la mer », la région des marais qui borde les rives du Golfe. Bien qu'ayant été éclipsé dans l'histoire et dans la légende par son fils Nabuchodonosor II, c'est lui qui mit fin à l'Empire néoassyrien en prenant Ninive, en 612, grâce à une coalition avec les Mèdes d'Iran. La prise d'Harran en 610, ville où le roi d'Assyrie s'était réfugié, ouvrit au roi de Babylone la route vers le Levant et la côte méditerranéenne, puis vers l'Égypte. Nabopolassar transforma son royaume de Babylone en un empire, en y absorbant la majorité des territoires de l'Empire assyrien.

Dans Babylone, il entreprit de grands travaux pour embellir sa capitale et renforcer ses défenses. Il nomma son fils aîné Nabuchodonosor, probablement en souvenir de son lointain et illustre prédécesseur, Nabuchodonosor I^{er}. En babylonien, Nabû-kudurri-usur signifie : « Ô dieu Nabû, protège le fils héritier ! » Ce choix d'un nom prédestiné influença la destinée du prince. Il allait accomplir autant d'exploits et surpasser en renommée son homonyme et modèle plus ancien.

Nabuchodonosor II (605-562) eut un long règne, rempli par des réalisations dans les domaines politique, juridique, religieux et moral. Il continua à étendre l'empire de Babylone. Il dominait le Proche-Orient, depuis la Méditerranée – de la frontière de l'Égypte et la côte syro-palestinienne –, jusqu'à l'Iran, tenant en respect les deux autres grandes puissances d'alors : l'Empire égyptien au sud-ouest et l'empire des Mèdes au nord et à l'est. L'action militaire qui marqua le plus les mémoires fut la prise et le pillage de Jérusalem, en 597 puis en 587. Il régna sur un empire plus grand que celui de Hammurabi, comparable en prestige à celui de Sargon d'Akkad. Il réalisait ainsi le rêve secret ou avoué de tous les conquérants du Proche-Orient ancien qui l'avaient précédé. Bien que l'autorité culturelle de la ville ait continué

à rayonner depuis l'époque de Hammurabi, son pouvoir politique s'était estompé après la mort du souverain, et n'avait plus dépassé la Babylonie. Nabuchodonosor II fit de sa capitale de Babylone la merveille du monde et c'est cette œuvre qui lui valut, grâce aux auteurs classiques, une célébrité plus positive que celle que lui donnèrent les auteurs bibliques.

Son fils **Amêl-Marduk** (l'Évil-Merodach de la Bible) lui succéda (562-560) et, avant d'être assassiné par son beau-frère Nériglissar (Nergal-šar-usur), il eut le temps de proclamer la libération du roi Joiakin de Juda.

Nériglissar (560-556) était sans doute l'un des officiers ayant participé au siège et au pillage de Jérusalem. Il avait épousé la fille de Nabuchodonosor, nommée Kasshaia. Il consolide l'Empire en menant des campagnes dans le Nord, en Cilicie ; c'est à cette même époque que le Perse Cyrus commence à se tailler des terres en Asie, ce qui va affaiblir Babylone. Nériglissar accomplit des travaux dans sa capitale, comme l'attestent des documents de fondation.

Un coup d'État prive du pouvoir son fils **Labaši-Marduk** (556), qui ne régna que quelques mois, et confère le trône à **Nabonide** (Nabû-na'id) (556-539), un fils de notables religieux originaires de Harran en haute Mésopotamie, et sans lien de parenté direct avec la dynastie de Nabopolassar. Original et doué d'une forte personnalité, il s'installa pendant dix ans en Arabie, dans l'oasis de Teima. Cet exil fut probablement en partie volontaire (dans le but d'agrandir l'Empire en annexant ces régions, notamment pour des raisons commerciales visant à développer le commerce de Babylone avec la mer Rouge), et à moitié forcé (car il s'était attiré l'hostilité des prêtres de Marduk à Babylone par une attitude religieuse considérée comme hérétique ; il était un dévot de Sin, le dieu Lune, divinité principale de Harran). Pendant ces années, il délègue à son fils Balthasar (Bêl-šar-usur) le pouvoir d'agir en son nom à Babylone. Malgré sa longue absence, il a laissé des témoignages importants de son œuvre édilitaire à Babylone. Il se présente, dans ses inscriptions, comme l'héritier spirituel de l'œuvre de ses prédécesseurs. Il est le dernier souverain de l'Empire néobabylonien.

Balthasar est bien connu par les récits bibliques. Selon les livres de Baruch et de Daniel, il est dit « fils de Nabuchodonosor » ; mais il s'agit de Nabonide. Il ne fut jamais roi, bien qu'il en ait assumé la charge pendant l'absence de son père, comme le montrent des inscriptions de fondation, qui prouvent qu'il joua à Babylone le rôle de bâtisseur et de restaurateur, dévolu aux souverains. Le récit du « festin

de Balthasar » – annonçant la fin de l'Empire babylonien dont le temps est *compté*, dont le roi est *pesé* pour sa valeur morale trop légère et dont les territoires seront *divisés* – rapporte la tradition d'Hérodote et de Xénophon, selon lesquels Cyrus était déjà aux portes de Babylone, alors que l'on festoyait encore au palais (*Daniel*, 5).

Les savants de la cour des rois néobabyloniens sont les derniers légataires indigènes de la vieille sagesse, institutionnalisée sous Hammurabi, mais héritière des écoles théologiques et philosophiques du pays de Sumer du III^e millénaire. Un recueil de prophéties dynastiques, connu par une copie de bibliothèque faite par un astrologue d'Uruk à l'époque séleucide (au II^e siècle av. J.-C.), résume l'œuvre de Nabopolassar et de Nabuchodonosor II, remplaçant le nom de Babylone par celui de sa ville : « Un roi viendra... il gouvernera les quatre régions du monde et, à son nom, le monde entier tremblera (il s'agit de Sennachérib ou d'Aššurbanipal d'Assyrie). Mais, après lui, un roi s'élèvera à Uruk (Nabopolassar) ; lui, il fera régner la justice dans le pays et prendra des décisions pour le pays. Il confirmera les rites du culte d'Anu à Uruk (de Marduk à Babylone)... Il restaurera Uruk (Babylone). Il rebâtiira les portes d'Uruk en lapis-lazuli... il remplira d'abondance les rivières et les champs. Après lui, un fils s'élèvera comme roi à Uruk et il deviendra le maître des quatre régions du monde (Nabuchodonosor II ; ce titre est la titulature traditionnelle qui signifie : roi de l'univers). Il exercera la souveraineté et la royauté à Uruk jusqu'à ce que sa dynastie soit établie à jamais. Les rois d'Uruk (Babylone) exerceront la royauté comme des dieux ! » (Hunger, 1975 ; Wiseman, 1985).

Chapitre III

Babylone au temps de Nabuchodonosor II (605-562 av. J.-C.)

I. Portrait du souverain (fig. 5)

Nabuchodonosor II régna quarante-trois ans, la même durée que son lointain et illustre prédécesseur, Hammurabi. Les seules représentations de lui qui nous soient parvenues proviennent des contrées de l'Ouest où il porta ses armées pendant toute la première partie de son règne. Dans la vallée de la Beqaa (au Wadi Brisa), il laissa – en la 18^e année de son règne – deux reliefs le représentant en héros, combattant un lion figurant ses ennemis, puis abattant un cèdre. Le texte qui recouvre le champ relate la construction d'une route par laquelle des cèdres du Liban, destinés aux monuments de Babylone, furent transportés. Le souverain porte le costume royal babylonien : la robe plissée et brodée et la couronne conique.

Les éléments qui expliquent la personnalité, les aspirations et les actes de Nabuchodonosor II, font référence à trois grands souverains du passé, qui furent pour lui des exemples à suivre ou à imiter : Sargon d'Akkad, Hammurabi de Babylone et Nabuchodonosor I^{er}. Si le règne de Nabuchodonosor II fut glorieux, à cause du charisme personnel du souverain, comme ses modèles il fut un grand conquérant, un homme d'État éclairé et juste et un prince dévoué à ses dieux. À tous ces titres, il fut un grand bâtisseur. La richesse de l'Empire lui en fournit les moyens financiers. Il fit régner, en Babylonie, la prospérité nécessaire aux grands programmes de construction qui mobilisèrent les forces vives du pays. Sa politique de déplacement des populations lui fournit, à modeste prix, la main-d'œuvre indispensable aux travaux. Le butin rapporté de Jérusalem avec toute l'élite intellectuelle et les artisans spécialisés du royaume de Juda favorisèrent ses ambitions édilitaires et somptuaires. Son souci de défendre Babylone et la Babylonie contre toute attaque possible l'obligea à renforcer l'appareil défensif de la

ville, ce qui inspira à ses architectes des réalisations grandioses. Il voulut rendre sa capitale digne de la gloire de son roi et de son dieu. L'essentiel de ses inscriptions raconte son activité de bâtisseur. Il est le constructeur de la grande et magnifique Babylone, à laquelle la Bible fait de nombreuses allusions. Il est aussi celui de la ville somptueuse décrite par Hérodote.

Fig. 5.

Sur le plan de sa politique extérieure, Nabuchodonosor se pose comme le pacificateur des régions de l'Ouest. Sur le plan intérieur, il se présente comme un roi de justice, à l'instar de Hammurabi. Un texte sur argile donne un aperçu de la politique judiciaire du roi et de l'idéal moral et spirituel qui accompagna l'éclat final de la culture babylonienne : « Il n'était pas négligent en ce qui concerne la justice vraie et droite ; il ne se reposait ni le jour ni la nuit, mais avec conscience et mesure, il mettait par écrit jugements et décisions prévus pour plaire à Marduk, le grand Seigneur, et pour améliorer le bien-être de tous les peuples et la paix du pays d'Akkad (la Babylonie). Il établit des règlements meilleurs pour la cité, il construisit une nouvelle cour de justice... Il supprima la corruption et les pots-de-vin parmi le peuple, il apporta le bien-être au pays, établit la paix dans le pays, et fit en sorte que nul homme ne puisse effrayer son peuple. Il réjouit le cœur (des dieux)... qui aiment sa royauté » (bm 45690). Plusieurs cas de jugements sont exposés à titre d'exemples, comme dans le « code de Hammurabi », mais avec des détails, restituant une parcelle de la vie sociale de la Babylonie de l'époque.

Nabuchodonosor II maintint l'unité de son royaume en rassemblant à sa cour tous les personnages importants de l'Empire : hauts fonctionnaires babyloniens ou ambassadeurs étrangers et souverains vaincus et déportés. Plusieurs inscriptions de fondation et un prisme connu comme le « calendrier d'État de Nabuchodonosor » (Istanbul 7834) mentionnent la participation des rois des villes de la côte méditerranéenne (Tyr, Gaza, Sidon, Arvad, Ashdod) aux cérémonies officielles. Des tablettes administratives trouvées dans le palais attestent également la présence d'étrangers – tributaires, diplomates, troupes auxiliaires ou commerçants –, recevant des rations : la famille royale de Juda, un prince d'Ashkalon, des Égyptiens (dont des marins, qui apportaient des produits de luxe et amarraient leurs bateaux aux quais de l'Euphrate), des Élamites, Chypriotes, Lydiens, Mèdes et Perses.

La politique religieuse de Nabuchodonosor II le poussa à entretenir les temples des villes principales de Babylonie. Dans toutes ses

inscriptions, Nabuchodonosor se dit le « pourvoyeur d'Esagil et d'Ezida », les grands sanctuaires de Marduk à Babylone et de son fils le dieu Nabû, à Borsippa. Cette mention est immuable, même sur les briques parsemées dans chaque construction, comme marques de propriété du roi. La fonction royale primordiale est d'assurer le bon fonctionnement des sanctuaires, car le maintien du bien-être et la renommée de Babylone dépendent de la bienveillance de Marduk. La croyance en l'intervention divine et la pratique des actes religieux dans la vie du roi sont fondamentales. Dans le bilan de son règne, il affirme sa vocation à servir Marduk et Nabû : « Je suis Nabuchodonosor, le roi de Babylone, le prince puissant, le favori de Marduk, le souverain noble, bien-aimé de Nabû, qui recherche la sagesse... qui préside chaque jour au bon fonctionnement d'Esagil et d'Ezida... le fils aîné de Nabopolassar, le roi de Babylone. Lorsque le seigneur, mon divin procréateur, m'eut fait, que Marduk m'eut façonné dans le ventre de ma mère ; dès que je fus né et créé... je suivis les voies divines... Quand Marduk, le grand seigneur, eut exalté la grandeur de ma majesté royale et m'eut confié la souveraineté sur tous les peuples et que Nabû, le gardien de la totalité des cieux et de la terre, eut fait en sorte que ma main saisisse un sceptre équitable pour gouverner les populations, je les invoquai et je fus attentif à leur divinité. Devant Marduk, mon seigneur, je priai, je dirigeai vers lui mes supplications ; il se montra attentif aux préoccupations de mon cœur. Je lui parlai (ainsi) : “Sans toi, mon seigneur, qu'existe-t-il ? Pour le roi que tu aimes, dont tu as prononcé le nom..., tu as établi un nom de justice et tu le conduis sur le droit chemin ! Je suis le prince qui t'obéit, la création de tes mains. Tu m'as engendré et tu m'as confié la souveraineté sur tous les peuples. Dans ta miséricorde, ô seigneur, toi qui les vois tous, conduis-les à aimer ta souveraineté... Prolonge les jours de celui qui te contente, car c'est toi, en vérité, qui me fais vivre !” Lui, honoré parmi les dieux, le seigneur Marduk entendit ma prière et reçut ma supplication... Grâce à son aide puissante, je traversai des pays lointains, des montagnes reculées, de la mer supérieure à la mer inférieure (de la Méditerranée au golfe Persique), des chemins difficiles, des lieux infranchissables où le passage était barré et qu'aucun pied n'avait foulé, des routes difficiles, des chemins déserts (la barrière montagneuse du Liban et de l'Amanus). Je conquis le rebelle, subjuguai mes ennemis et gouvernai le pays avec justice. J'apportai la prospérité au peuple et j'en arrachai la méchanceté et la malversation. Devant lui (Marduk), argent et or, bijoux précieux, bronze et bois précieux, tout ce qui a de la valeur, produits des montagnes et trésors des mers, en abondance, j'offris comme riches présents à ma ville de Babylone » (Nab. 15 i, 23 – ii, 32 ; 14 i, 1-13).

II. L'urbanisme et la vie à Babylone

Dès la fin de la période kassite ou à l'époque de Nabuchodonosor I^{er}, à la fin du xii^e siècle av. J.-C., le circuit de la muraille d'enceinte intérieure est tracé, ainsi que le réseau urbain avec l'implantation des principaux quartiers et des voies de communication. Grâce à l'étude comparative des données archéologiques, des textes topographiques et des documents de fondation des rois néobabyloniens, on peut reconstituer en grande partie la ville de l'époque de Nabuchodonosor II, le souverain qui porta Babylone à son apothéose du point de vue de sa puissance, de sa beauté et de sa culture, six siècles plus tard. Babylone étant reliée sur le plan religieux aux origines du monde, et historiquement au temps des héros, on ne peut s'étonner que sa conception architecturale et que son plan soient restés stables, malgré les agrandissements et les embellissements dont elle fut l'objet. Après avoir recréé un grand empire, un programme de reconstruction des ensembles monumentaux civils et religieux de la cité fut entrepris par les rois de la dynastie néobabylonienne, afin de lui donner un aspect digne de son nouveau pouvoir politique international et de sa suprématie culturelle. L'une des raisons de la politique extérieure ambitieuse des rois de Babylone fut la possibilité de prélever des tributs sur les populations soumises, pour se donner les moyens nécessaires aux grands travaux effectués dans le cœur de l'Empire. Ces réalisations matérielles correspondent à une idéologie théocratique. Babylone devint une capitale splendide. Idéalisé par ses alliés comme par ses ennemis, son prestige était incomparable et son souverain se comportait comme le maître du monde. La ville était immense, puisque sa superficie totale avec ses faubourgs, au temps de Nabuchodonosor II, était de près de 1 000 ha. La ville interne occupait un espace de 450 à 500 ha et comptait près de 100 000 habitants.

Les souverains néobabyloniens se montrèrent respectueux du passé et ils essayèrent d'établir l'Antiquité de leur lignage avec les anciens rois. Ils fouillèrent les ruines des temples enfouis, retrouvant leurs plans primitifs afin de les reconstruire de la même façon, et ils enterrèrent à nouveau les dépôts de fondation laissés par leurs prédécesseurs.

1. Les quartiers (fig. 2)

La ville interne, depuis la fin du II^e millénaire et encore à l'époque de Nabuchodonosor II, définie par le circuit des remparts, était divisée en dix quartiers, connus par des contrats de vente et d'achat de terrains et de maisons, qui précisent le nom du secteur dans lequel le bien était situé. La source d'information principale sur cette division de la ville est *Tintir* (V, 92-104). Le texte donne la liste et le nom de ces quartiers et deux points de référence – portes, temples ou cours d'eau –, pour les limites de chacun d'eux. Ils sont répartis sur chaque rive de l'Euphrate. Il y a six quartiers dans la partie orientale, la plus densément peuplée, qui contenait les complexes monumentaux officiels et quatre quartiers dans la partie occidentale.

Les trois premiers quartiers listés, sur le côté oriental du fleuve, portent des noms de la ville elle-même : Eridu, Šuanna (appelé parfois Tintir), et Kadingirra. Le nom ancien et sacré d'Eridu fut peut-être adopté, dès le début du II^e millénaire, pour désigner le cœur de la ville. La ville enclose à l'est de l'Euphrate était alors comprise entre la « Porte du marché » et la « Grande Porte », situées sur le mur d'enceinte. À l'ouest, elle s'étendait probablement au quartier désigné, par des textes plus tardifs, sous le nom de Kumar. L'expansion de Babylone fut le résultat de la politique de Hammurabi : Ka-dingirra fut peuplé alors, ainsi que Šuanna en partie et certains autres secteurs plus périphériques. Mais le premier noyau oriental, Eridu, contenant le sanctuaire de Marduk, resta toujours le plus sacré. À l'époque néobabylonienne, Eridu, Ka-dingirra et Šuanna étaient les quartiers les plus importants. Ka-dingirra contenait le palais royal.

Certains noms adoptés pour les autres quartiers sont dérivés des noms de villes des anciens royaumes de Sumer et d'Akkad, au III^e millénaire : Kumar (Kuara), Kullab, et Tuba. Le nom de Ville Neuve, par contre, est d'origine populaire. Le nom du quartier nord-ouest : Bab-Lugalirra (« Porte du dieu Lugalirra »), doit venir d'une porte qui était percée dans l'ancien mur de la ville. Quant aux dénominations des deux derniers, l'un est cassé ; l'autre, écrit en sumérien Tê, est d'origine obscure. Leur expansion est récente, à partir de la fin du II^e millénaire, et à l'époque néobabylonienne. Presque aucune recherche archéologique n'a été faite dans ce secteur, occupé par l'actuel lit de l'Euphrate.

Au-delà du rempart interne, l'habitat devait être peu dense et des terres cultivées alimentaient la ville. La dernière ligne de *Tintir* consacrée aux quartiers de la ville parle des « champs alentours qui apportent l'abondance ».

Les maisons qui ont été dégagées lors des fouilles présentent une

orientation semblable. Il y avait, à Babylone, un plan urbanistique déterminé, comme le montrent tous les aménagements réalisés par Nabuchodonosor II. De grandes avenues conduisaient aux huit portes de la ville ; les plus importantes étaient la voie processionnelle de Marduk et celle de Nabû, traversant la cité selon un axe nord-sud. Les ruelles, étroites, étaient tracées à angle presque droit et orientées nord-sud et est-ouest et l'ensemble de la ville devait avoir un plan au tracé régulier.

2. Les habitations (fig. 6, a-b)

Les archéologues allemands ont dégagé des zones habitées denses, dont l'origine remonte à la période paléo-babylonienne, mais comportant essentiellement des niveaux de maisons privées néobabyloniennes, au *Merkes*, à l'est de la voie processionnelle de Marduk. C'était le noyau de la ville ancienne. Le secteur fouillé recouvre essentiellement la partie sud-est de Ka-dingirra, la frange est d'Eridu, en face de la ziggourat, et la frange nord de Šuanna.

Fig. 6.

Les maisons étaient construites en briques de terre crue, séchées au soleil et liées par un mortier d'argile. Dans les habitations aisées, les pièces étaient organisées autour d'un espace central, souvent une cour. La lumière et l'aération étaient dispensées grâce à un système d'ouvertures en haut des murs qui, l'été, apportaient des courants d'air ; elles étaient pourvues de plaques de terre cuite percées de trous. Une grande pièce principale, rectangulaire, la pièce de réception pour les grandes maisons, ouvrait sur la cour. Derrière et autour étaient disposés les appartements privés : chambres, sanitaires et dépendances. À l'opposé, l'entrée de la maison donnait sur une rue calme. On pénétrait jusqu'à la cour centrale par un jeu de pièces en enfilade ou en chicane. Ce plan de base était parfois multiplié et des installations administratives et commerciales pouvaient y être ajoutées. Des îlots regroupaient plusieurs maisons, souvent communicantes entre elles. Les toits, en terre battue, étaient plats.

Cette disposition récurrente des demeures privées fut aussi adoptée comme plan pour les palais et les temples. Les demeures humaines et divines se ressemblaient. On utilisait d'ailleurs le même mot pour désigner le temple et la maison, et les dieux étaient conçus à l'image des hommes et vivaient comme les princes. Les façades présentaient un aspect irrégulier avec des redans et des éléments saillants.

On enterrait les morts dans des sarcophages de terre cuite, sous le sol de la demeure familiale. Les enfants étaient, le plus souvent, ensevelis dans des jarres, une sépulture consistant en deux récipients dont l'un servait de couvercle.

Hérodote décrit ainsi les maisons de Babylone (I, 180) : « La ville est remplie de maisons à trois ou quatre étages ; les rues qui la coupent sont droites, en particulier les rues transversales qui se dirigent vers le fleuve. » Il n'y avait, probablement, qu'un étage dans la plupart des maisons, mais cela donne néanmoins une indication de la forte densité de la population. À l'époque de Nabuchodonosor II, le circuit des murs intérieurs n'avait pas changé depuis plus de cinq cents ans, bien que les murailles aient été renforcées. Il fallut trouver une solution pour gagner de l'espace habitable, à l'intérieur des remparts.

Le mobilier et les parures. – Le matériel provenant des maisons est essentiellement de la vaisselle. Il consiste en des jarres pour conserver l'huile, le grain ou la boisson (l'eau, la bière et le vin) ; des récipients de pierre appartiennent aussi au mobilier domestique ; des petits vases à glaçure, à décor géométrique ou floral et en verre décoré, contenaient des parfums.

D'autres objets ont été trouvés lors des fouilles, au *Merkes*, notamment des sceaux-cylindres et cachets en pierres fines ou en matières vitreuses, que l'on déroulait ou appliquait sur les tablettes d'argile, en guise de signature. L'iconographie principale des sceaux paléobabyloniens représente le roi, reconnaissable à la coiffure royale portée depuis l'époque sumérienne par les souverains – le chapeau à bord et à coiffe ronde (fig. 4) –, armé, devant une divinité. Les sceaux néobabyloniens mettent en scène essentiellement un personnage qui peut être le souverain ou un prêtre, rendant un culte à des divinités représentées par leur symbole sur un autel (fig. 7). Marduk est reconnaissable à son emblème : la bêche triangulaire (*marru*), liée à son ancienne fonction de divinité agricole. Nabû, dieu de l'écriture et des sciences, est identifié par le calame à écrire, parfois représenté comme un signe cunéiforme. Ces symboles sont portés par le dragon-*mušhuš*, l'un des monstres primordiaux vaincus par Marduk au début des temps. Le roi, comme Marduk, était aussi représenté comme un héros maîtrisant ses ennemis, figurés comme des animaux sauvages ou fantastiques.

Fig. 7.

Les tombes ont livré beaucoup de bijoux : des colliers de perles d'or et d'argent et en pierres semi-précieuses : la calcédoine, l'agate, l'onyx, la

cornaline, le lapis-lazuli, le cristal de roche et la turquoise. Aucune de ces pierres n'est originaire de la Mésopotamie, qui ne possédait pas de matières premières ; elles sont importées. Le trésor de l'*Esagil*, le temple de Marduk, possédait de belles pierres ; les bijoux portés par le roi et les princes étaient également faits de pierres coûteuses. À l'époque néobabylonienne, beaucoup de bijoux étaient réalisés en imitations, moins chères ; car les routes commerciales internationales se limitaient surtout aux régions annexées à l'Empire – la côte méditerranéenne à l'ouest et le Luristan à l'est – et à l'Égypte et à l'Anatolie. La route maritime du Golfe, ainsi que la route terrestre, qui déterminaient l'arrivée des pierres précieuses et produits exotiques venant de l'est, avaient été coupées dès le courant du II^e millénaire. Les Grands Rois perses ouvriront à nouveau ces voies commerciales. Des stocks de pierres étaient gardés dans les temples et dans les magasins des palais, ou pillés ailleurs. Les produits de substitution portent le même nom que la pierre qu'ils imitent, mais leur prix est bien inférieur. La contrefaçon du lapis-lazuli, la pierre royale et divine, fut l'objet privilégié des recherches des chimistes de Babylone, qui ont laissé des ouvrages scientifiques en livrant les procédés de fabrication.

Des figurines de terre cuite représentaient des scènes familiales. L'un des thèmes les plus courants est une femme portant un enfant, une scène intimiste ou à valeur votive, apotropaïque, comme peuvent le faire penser d'autres objets ayant un rôle magique, trouvés dans le même contexte.

La religion populaire et la protection contre les maladies et les mauvais esprits. – Des amulettes en terre cuite ou en pierre représentent le démon Pazuzu, le roi des esprits des vents, un démon ailé, le plus souvent invoqué comme esprit protecteur pour renvoyer aux Enfers ou dans l'atmosphère des démons plus méchants que lui. On lui demandait notamment de neutraliser la démonsse Lamaštu, qui s'attaquait le plus souvent aux femmes enceintes qu'elle faisait avorter. Elle était considérée comme responsable de la mort subite du nouveau-né et du décès des enfants en bas âge, très fréquents à cette époque. On mettait des charmes au cou des malades pour les aider à exorciser l'esprit méchant qui était responsable de leur mal. Une incantation, gravée au revers, avait pour mission de faire sortir le monstre du corps du malade, considéré comme possédé. Incantation pour la guérison de maux de tête et d'une inflammation : « Lamaštu, fille d'Anu... poignard qui frappe la tête, qui enflamme le feu ; déesse dont l'aspect est velu... Au nom des dieux, par les dieux, sois conjurée, envoie-toi comme l'oiseau dans le ciel ! » (Berlin, va 3477). Chaque phrase correspondait à un rite précis à exécuter. La magie jouait un

rôle très important dans la vie quotidienne des Babyloniens. Il y avait toute une série de tabous à respecter. On portait aussi des colliers faits de pierres magiques. Il semble d'ailleurs que la qualité de la pierre, vraie ou fausse, importait peu pour son efficacité, du moment qu'on respectait certains critères de couleurs et de combinaisons dans la composition du collier. Les rituels livrent le mode d'utilisation de ces amulettes et des colliers magiques, en liaison avec des prières récitées sur le corps du malade, revêtu de ces talismans.

La magie et la religion étaient mêlées : Pazuzu, en tant qu'esprit des vents, appartient à la lignée du dieu Enlil, qui était à l'origine le maître de la terre mais aussi de l'atmosphère. Lamaštu est invoquée comme fille d'Anu, le ciel, ou comme fille d'Ea, le dieu de la magie. Les opérations magiques étaient pratiquées par les prêtres. Au I^{er} millénaire av. J.-C., la médecine pratique est indissociable de la magie conjuratoire. Outre les rituels de tous les jours contre les maladies ou la sorcellerie, qui étaient pratiqués aussi bien pour les princes que pour l'homme de la rue, il existait de grands rituels réservés au roi. Pour le souverain, représentant le destin du pays, les prêtres du clergé d'Ea et de Marduk officiaient dans de longues cérémonies et rituels compliqués. La médecine pratique utilisait des remèdes à base de plantes et de substances minérales et animales.

Les archives et la vie économique. – Beaucoup de contrats de vente de terrain à bâtir sont attestés pour l'époque néobabylonienne, notamment dans le quartier Šuanna. Cette multiplication des parcelles, due souvent aux divisions résultant d'un héritage, signifie aussi que les grandes propriétés étaient coûteuses, parce que le quartier était devenu central avec l'augmentation de la population de Babylone. Chaque famille bourgeoise gardait des lettres familiales et les documents concernant la gestion de ses biens. Les tablettes d'argile étaient conservées dans des jarres. Seules les archives très importantes étaient déposées dans une pièce particulière. Il existait à Babylone et dans d'autres villes de Babylonie : Nippur et Uruk notamment, de grandes archives privées. Beaucoup d'exilés juifs montèrent des entreprises, si bien que lorsque Cyrus les libéra en 539 av. J.-C., beaucoup d'entre eux ne voulurent plus repartir à Jérusalem. À l'époque néobabylonienne, la famille *Egibi* qui habitait le quartier Šuanna et, pour l'époque perse, les *Murašu*, ont laissé de nombreux actes.

La Maison Egibi était en relation avec le palais. Son fondateur, Bêl-êter Egibi, était en activité à partir de 690 av. J.-C. environ. Il dut participer à la reconstruction de Babylone après sa destruction en 689 et s'enrichit à cette occasion. Šulaia, le petit-fils du fondateur, donna

son plein essor à l'entreprise au début de l'Empire néobabylonien. La firme joua le rôle d'une banque, sans doute à partir de 581, et prospéra grâce à des transactions et surtout des prêts d'argent. Elle employait tous les membres de la famille ; plusieurs Egibi d'une même génération sont mentionnés dans les archives, et ils se mariaient entre cousins.

Sur les marchés quotidiens, le troc devait être fréquemment utilisé, pour ce qui concernait les produits de l'économie locale et de tous les jours. Mais de nombreuses marchandises étaient importées de loin, par voie fluviale et terrestre. Pour les transactions importantes – contrats commerciaux ou actes juridiques –, l'espèce d'échanges était l'argent, sous forme de lingots. Sous le règne de Nabuchodonosor II, il n'y avait pas encore de monnayage, mais le palais contrôlait la valeur de l'argent, dont le titre légal qui servait de mode de paiement était de 7/8 d'argent pur, pour 1/8 d'alliage autorisé. Les objets en argent étaient faits d'un métal plus pur. Les lingots portaient une estampille apposée par des orfèvres, leur donnant un cours légal, protégé par la loi. Dans la pratique, c'étaient les grands temples et le palais qui étaient les détenteurs de grandes quantités de métaux précieux et ils avaient leurs orfèvres attitrés.

III. Les monuments officiels : Babylone la Merveille du monde (fig. 2, 8)

Nabuchodonosor II construisit ou restaura trois grands ensembles monumentaux à Babylone :

1. La ville était enclose dans deux enceintes qui en faisaient une place forte redoutable. Les limites de la ville externe, pour les côtés ouest et sud qui n'étaient pas encerclés par un mur, sont difficiles à déterminer.
2. L'ensemble des palais royaux (« palais sud » et « palais nord ») et de la citadelle double, à l'est de l'Euphrate, au tell du Qasr.
3. Le sanctuaire du dieu Marduk, situé au centre de la ville, au tell Amran Ibn Ali, sur la rive est de l'Euphrate. Il comportait le temple *Esagil* et ses dépendances et, plus au nord, la ziggourat ou tour à étages, appelée *Etemenanki*, qui s'élevait au milieu de

son péribole. L'enceinte sacrée de Marduk comportait également les lieux de culte des grands dieux.

Fig. 8.

Beaucoup d'autres temples étaient répartis dans les différents quartiers de la ville. Au culte de Marduk appartenaient aussi de grandes voies de circulation et particulièrement celle qui passait sous la porte d'Ištar et descendait le long des palais et de l'enceinte de la ziggourat, vers Esagil.

1. 1. Les remparts et le système défensif de la ville

Sous le règne de Nabuchodonosor II, Babylone était protégée par un formidable complexe de murailles, consistant en : une enceinte extérieure – doublée par un mur avancé reliant les deux bras de l'Euphrate à quelques kilomètres au nord de la ville – et un autre mur, situé dans la même direction, à une soixantaine de kilomètres. Et une enceinte intérieure.

2. Les fortifications au-delà de la ville (fig. 1)

Des cylindres de fondation, provenant de Sippar et de Babylone, et les grandes inscriptions rupestres du Liban évoquent deux constructions défensives en amont de Babylone, dues à Nabuchodonosor II.

Le premier ouvrage reliait la capitale à Kiš et à une autre ville nommée Kar Nergal (non identifiée). Cette fortification supplémentaire était destinée à couvrir les approches de Babylone, au nord de la ville ; elle joignait deux bras de l'Euphrate, afin de créer des marécages ou des lacs artificiels : « Pour que l'ennemi méchant n'atteigne pas le territoire de Babylone, je construisis un grand terre-plein depuis la lisière de Babylone, et aussi loin que Kiš... sur une distance de 4 bêru 2/3 (env. 50 km), et j'ai entouré la Ville avec de puissantes eaux. »

Le roi parle ensuite d'une deuxième défense avancée, un mur érigé pour défendre la Babylonie entière, à environ 60 km au nord de Babylone, vers Sippar : « Une seconde fois, pour renforcer les défenses de Babylone, je construisis un grand terre-plein sur une longueur de 5

bêru (près de 60 km) au-dessus de Babylone, au-dessus de Upe (Opis) et aussi loin que Sippar, de la rive du Tigre jusqu'à la rive de l'Euphrate et j'ai entouré le Pays avec de puissantes eaux sur une distance de 20 bêru, comme l'étendue de la mer. Afin que ce talus ne soit pas emporté par le martèlement de violents flots d'eau, j'ai appareillé sa berge comme un solide quai avec du bitume et des briques cuites. Ainsi, j'ai renforcé les défenses d'Esagil et de Babylone » (Wadi Brisa 6, im 51723-4). Après chaque crue, la plaine plate entre Sippar et Babylone se transformait en marécages. Les constructeurs du mur ont transformé cette difficulté naturelle en avantage, en intégrant la zone inondée au système de défense mis en place autour de la grande Babylone. Ce mur était connu dans l'Antiquité classique, sous le nom de « Mur des Mèdes » ; Xénophon passa à côté de lui lors de la retraite des dix mille, en 401 av. J.-C. (*Anabase* 2, 14 ; 12). Au iv^e siècle de notre ère, Ammien Marcellin en parle encore.

3. L'enceinte extérieure : le « mur fort » (fig. 2)

Nabuchodonosor parle, à plusieurs reprises, des fortifications qu'il conçut pour limiter et protéger la ville et ses faubourgs, au nord et à l'est : « ... Pour que le mal et la méchanceté ne puissent opprimer Babylone, pour que le front de la bataille ne s'approche pas d'Imgur-Enlil le mur de Babylone, ce qu'aucun roi n'avait fait avant moi, autour de la périphérie orientale de Babylone, j'ai construit un mur fort. Je creusai le fossé et le mur de parement du fossé avec du bitume et des briques cuites, je l'ai construit aussi haut qu'une montagne » (Nab. 4 et 9 ii). Cette description correspond aux données des fouilles allemandes qui repérèrent le périmètre de cette enceinte et la fouillèrent sur une longueur de 830 m. La surface enclose par un triple mur en briques cuites comportant de nombreuses tours s'étendait sur 5 km du nord au sud et presque autant d'est en ouest, buttant sur les rives de l'Euphrate. L'ouvrage n'a sans doute jamais été conçu pour encercler les quartiers de la ville situés à l'ouest de l'Euphrate, car c'est du nord ou de l'est que l'ennemi éventuel pouvait attaquer. Il a dû être érigé au moment où Nabuchodonosor décida de se faire construire une résidence, en dehors et au nord de la vieille ville. Le *mur fort* englobe ce palais, appelé par les fouilleurs « palais d'été », et le protège. L'enceinte était faite de trois murs séparés et d'un fossé : le mur le plus interne, épais de 7,12 m, était en briques crues séchées au soleil ; à 12 m de distance, au-delà du chemin de ronde, le mur médian, légèrement plus épais (7,80 m), était fait de briques cuites jointoyées au bitume, plus solides ; enfin, contre ce second mur, on

construisit un troisième mur, large d'environ 3,25 m. Il formait un escarpement, un impressionnant mur de retenue au-dessus d'un fossé de plus de 50 m de large, rempli d'eau. L'ensemble de ce système de fortifications s'étendait donc sur à peu près 30 m de largeur, plus le fossé. À intervalles réguliers, au moins sur le mur interne, des tours carrées étaient distantes les unes des autres d'environ 52 m.

C'est probablement le *mur fort* qui est décrit dans un texte métrologique d'époque néobabylonienne (bm 5544), énumérant un total de 120 tours et 5 portes, que des points de repère permettent de situer approximativement sur le plan. Il s'agit peut-être d'un aide-mémoire pour les ingénieurs et maçons de Nabuchodonosor, à moins qu'il n'ait servi à instruire les soldats chargés de garder et de défendre les murs. Le mur commence à l'Euphrate et finit à la *Porte du Rivage (de la Mer)*, qui désigne probablement la route conduisant vers le sud et le Golfe. La première porte mentionnée, la *Porte du canal Šuhi*, est donc à situer, à l'opposé, au nord. Les trois portes intermédiaires – la *Porte du canal Madanu*, la *Porte Gišhu* et la *Porte du Soleil des Dieux* – peuvent être placées grâce au nombre de tours qui les séparent.

4. L'enceinte intérieure (fig. 2)

Mais les murailles qui ont fait la renommée de Babylone sont celles de la ville elle-même, que Strabon classe parmi les sept merveilles du monde.

Une enceinte est mentionnée dans le nom de la première année de Sumu-abum, le fondateur de la I^{re} dynastie de Babylone au début du xix^e siècle av. J.-C. Ce rempart, vraisemblablement circulaire à l'origine, fut démantelé et reconstruit plusieurs fois. À la fin du xii^e siècle, *Tintir* (V, 57-58) fait état d'un double mur pour l'enceinte de la ville, dont la forme rectangulaire remonte, peut-être, à une époque antérieure. Elle délimite l'extension de la ville interne telle qu'elle se présente encore à l'époque néobabylonienne, d'après les résultats des fouilles et les textes. La ville avait environ 2 km du nord au sud et 3 km d'est en ouest. Cette fortification consistait en deux murs principaux en briques crues, renforcés de tours et de contreforts ; ils étaient divinisés et portaient les noms de *Imgur-Enlil*, ce qui signifie « le dieu Enlil a montré sa faveur », c'est le mur de la ville, et de *Nimit-Enlil* : « rempart d'Enlil », qui le doublait vers l'extérieur.

L'enceinte de Babylone fut victime de la colère de Sennachérib. Asarhaddon essaya de reconstruire *Imgur-Enlil* et *Nimit-Enlil* « selon leurs mesures d'origine », mais il se trompa sur la forme de leur

circuit, ce qui prouve l'importance des dommages infligés par les armées de son père, puisque la forme des murs n'était plus reconnaissable. Asarhaddon supposa que le plan de l'enceinte était carré, au lieu de rectangulaire, jugement qui fut repris par les auteurs classiques. Aššurbanipal poursuivit la reconstruction du mur externe, mais il ne put reconstruire le côté interne, plus puissant.

La reconstruction d'*Imgur-Enlil* fut commencée par Nabopolassar, qui le renforça considérablement. Il conçut un système comportant des murs de parement d'un grand fossé rempli d'eau. Il fut achevé par son fils, qui en profita pour accroître encore le complexe défensif et agrandir et embellir ses portes. À l'époque de Nabuchodonosor II, le mur qui encerclait la ville, *Imgur-Enlil*, épais de 6,50 m, était renforcé de tours et de contreforts. Le mur externe, *Nimit-Enlil*, muni lui aussi de contreforts, avait 3,70 m d'épaisseur. Entre les deux, un espace de 7,20 m, vide, formait une chaussée. La largeur de cet ensemble faisait environ 17,50 m. À 20 ou 30 m en avant, trois murs, plus bas mais en solides briques cuites, délimitaient des douves larges de plus de 50 m, faisant le tour de la ville sur les deux rives de l'Euphrate. Le mur de parement du fossé le plus extérieur, dû à Nabuchodonosor II, comportait des tours. La largeur totale de ce système défensif s'étendait donc sur près de 100 m.

Nabuchodonosor II raconte la construction de cette fortification à plusieurs reprises, sur des documents de fondation et sur des parois rocheuses au Liban (Wadi Brisa B v 4-21) : « Pour Babylone, le centre de culte du grand seigneur Marduk, et ses grands murs, *Imgur-Enlil* et *Nimit-Enlil*, desquels Nabopolassar, roi de Babylone, mon père qui m'a engendré, avait bâti les fondations, et qu'il entoura d'un double mur de parement du fossé en bitume et en briques cuites, mais dont il n'acheva pas la construction ; moi, son fils premier-né, son favori, j'élevai haut les sommets de ces murs et j'achevai leur construction. Je façonnai de féroces taureaux de cuivre et d'effrayants dragons, et je les installai aux seuils de ses portes. Un troisième mur de parement du fossé avec des tours et tourelles, je construisis, plus profondément que la plate-forme de fondation originale et je fis reposer ses bases au cœur du monde inférieur. Ce mur, je le joignis aux murs que mon père avait bâtis et j'élevai son sommet aussi haut qu'une montagne. »

À ces formidables murailles, Nabuchodonosor ajouta, au nord, l'endroit le plus vulnérable de Babylone, deux grands bastions, un sur l'Euphrate le long du côté ouest du palais sud et un autre au nord, en dehors du mur de la ville, entre la porte d'Ištar et le fleuve ; c'était « une forteresse massive », pour protéger le palais nord, lui-même hors les murs. Il ajouta aussi des installations au nord-est de la porte

Les textes métrologiques de l'époque néobabylonienne donnent des renseignements sur le circuit des murailles internes de Babylone. Un commentaire sur le mur *Imgur-Enlil* (bm 35385) lui donne une longueur totale d'environ 7 200 m. Toutes les sources babyloniennes convergent pour établir la longueur de l'enceinte, puisque Asarhaddon et Nabonide, par des moyens différents, aboutissent également à cette mesure. C'est près de 800 m de moins que ce que montre la carte du site dressée par les Allemands en 1899, avant les fouilles. Les mesures des différentes sections confirment que la partie ouest de la ville était plus petite que la partie est.

Vingt ans après, Nabonide dut restaurer l'enceinte fortifiée de son illustre prédécesseur. Il donne une description littéraire et poétique des remparts de Babylone : « À cette époque, *Imgur-Enlil*, le mur de Babylone... ses fondations étaient devenues chancelantes, ses murs déformés, son sommet était vacillant, il n'avait plus de faîte... *Imgur-Enlil*, une délimitation éternelle, un tracé de fermeté, une limite immuable, une construction immense, un bouclier puissant, un barrage contre l'ennemi, une structure primordiale, l'espoir du peuple : je renforçai ses fondations et le fis se dresser comme un roc escarpé. Je le construisis aussi haut qu'une montagne, j'assurai ses fondations aussi fermement qu'une falaise et j'en fis un objet d'émerveillement » (pbs XV, 80).

5. La « mythification » des murailles

Le prophète Jérémie parle des murailles de Babylone comme d'une fortification redoutable et splendide : « Babylone escaladerait-elle le ciel, renforcerait-elle sa citadelle inaccessible..., les remparts de Babylone seront démantelés et ses hautes portes brûlées » (*Jr* 51).

Les auteurs classiques les décrivent avec admiration et emphase, en amplifiant leurs dimensions :

- Hérodote (I, 178-181) décrit le premier leur aspect, le mode de construction du fossé et des murs de fortification. Il parle de deux enceintes encerclant la ville, précisant (III, 159) que l'enceinte extérieure de Babylone avait été rasée par les Perses : « ... Tout autour d'elle, court un fossé profond et large, plein d'eau ; ensuite un mur qui a de large 50 coudées royales et 200 de hauteur. En haut de cette muraille, sur les bords, on éleva des tours... L'espace qu'on laissa libre entre ces constructions

était ce qu'il fallait pour la circulation d'un char à quatre chevaux. Dans l'enceinte des murailles, il y a 100 portes, tout entières en airain... Cette muraille est la cuirasse de la ville ; à l'intérieur court une autre muraille, qui n'est guère moins puissante que la première, mais plus étroite. » Il attribue à Babylone un périmètre de mur d'environ 80 km et une hauteur de 120 m, mais la largeur de l'enceinte, d'environ 30 m, correspond à ce que l'on a retrouvé pour le système d'appareillage. Les 100 portes d'Hérodote correspondent probablement à une vision grecque du grandiose ; il y avait, dans la réalité, peu de portes, car elles représentaient un point faible de la fortification. Cette vision des murs de Babylone inspira les auteurs plus récents, au même titre que les récits de Ctésias.

- Diodore de Sicile (II, 7-8) fait une confusion entre les différentes enceintes. Il attribue à la reine Sémiramis une grande enceinte et trois murs intérieurs, dans le quartier des palais, qui pourraient s'appliquer aux ouvrages de fortification du nord de la ville. Son but, comme celui d'Hérodote, était surtout de démontrer le côté impressionnant des fortifications de Babylone : « Sémiramis... éleva autour de la ville un mur de 360 stades, avec de place en place des tours épaisses et hautes, selon Ctésias de Cnide ; selon ce qu'ont consigné Clitarque et certains de ceux qui ont accompagné Alexandre en Asie, le mur avait 365 stades (env. 70 km) ; et ils ajoutent qu'elle avait ambitionné d'aboutir à un nombre de stades égal au nombre des jours de l'année. » C'est l'explication de ce chiffre immense : un nombre symbolique. Les deux enceintes intérieures portaient un décor : « Il y avait, sur les tours et les remparts, toutes sortes de bêtes qui imitaient la réalité grâce à l'emploi habile des couleurs. » Les décors colorés de la Porte d'Istar étaient probablement encore visibles au temps de Ctésias, qui inspira ce récit.
- Strabon (16. I, 5) décrit plus rapidement l'enceinte de Babylone comme une des sept merveilles du monde, ainsi que le « jardin suspendu ». Il s'agit de l'enceinte de la ville elle-même. Mais les termes et les dimensions sont très semblables à ceux que Hérodote emploie pour décrire la première enceinte.
- Le Babylonien hellénisé Bérose rapporte que Bêl (le dieu Marduk) bâtit les murs de Babylone comme l'un des premiers actes de l'organisation cosmique. C'est une référence au « Poème de la Création » ; et Bérose note avec exactitude que la cité intérieure était entourée de trois circuits de murs.

- Nous savons par les descriptions du rabbin espagnol Benjamin de Tudèle, qui voyage au xii^e siècle, qu'il ne restait rien de reconnaissable dans les monuments de la grande Babylone, mais il semble que le géographe arabe Al-Himyari ait combiné les récits des auteurs classiques et le caractère impressionnant du site, pour donner une description de l'enceinte de l'antique Babylone, aux murs forts de 50 coudées de large et 200 coudées de haut, d'une circonférence de 128 km. Cette enceinte aux 100 portes de bronze – ronde selon la vision arabe du Moyen Âge – est encerclée par un fossé, dans lequel coule l'Euphrate.

6. Les voies d'eau et l'aménagement des berges de l'Euphrate

L'Euphrate, canalisé, traversait Babylone. Secondé par ses canaux et les douves auxquelles il fournissait l'eau, il l'enserrait complètement. Son nom local était *Arahtu*, le « fleuve d'abondance ». C'était la principale voie commerciale de la ville. Le canal *Libil-hengalla*, nom qui signifie : « Qu'il apporte l'abondance ! », coulait depuis l'Euphrate, le long du mur inférieur du palais sud, passait sous un pont construit sur la voie processionnelle de Marduk, puis continuait son cours vers l'est, au-delà des murs. Une grille de fer, posée par ordre de Nabuchodonosor II, fermait son embouchure vers l'Euphrate. Beaucoup de canaux furent mis en eau à l'époque néobabylonienne. En effet, les problèmes dus à l'eau, pour l'approvisionnement, le drainage ou la défense de la ville, sont présents dans une grande partie des sources écrites, et les fouilles de Babylone ont révélé un important système de murs de protection des berges du fleuve et de parement des douves.

Les quais de l'Euphrate s'intègrent dans le plan de fortifications de Babylone. Nabopolassar entreprit de grands travaux sur la berge est du fleuve, en construisant un mur de retenue des eaux qui fut ensuite renforcé par Nabuchodonosor, et doublé plus tard par Nabonide, pour canaliser le fleuve dans son lit, mais en le déplaçant de plus en plus vers l'ouest. Le quai était une surface plate ; un grand mur, pourvu de contreforts surmontés de tours, s'élevait au-dessus, pour le contrebuter et protéger la ville. Il servait de digue en cas d'inondation. Des portes et des escaliers assuraient des passages.

Tous ces travaux hydrauliques, auxquels s'ajoutent les défenses extérieures avancées de Babylone, entourées d'eau, forment une part importante du programme de construction des rois néobabyloniens,

pour donner à la ville l'aspect monumental digne de son nouveau pouvoir, mais aussi parce que l'Euphrate est une voie de communication idéale, pour convoyer vers Babylone toutes les marchandises venant des territoires conquis, notamment de la côte méditerranéenne. Les installations portuaires principales étaient sur la rive est.

Cette importance donnée à l'eau et à l'aménagement des berges du fleuve fut aussi notée par les auteurs classiques et en premier Hérodote, comme une réalisation très importante de Babylone, attribuée à la reine légendaire Nitocris (I, 180) : « (Babylone) est divisée en son milieu par un fleuve nommé Euphrate... De chaque côté, les bras du mur d'enceinte sont poussés jusqu'au fleuve ; à partir de là, en retour, s'étend le long de chaque berge du fleuve un mur sans mortier, en briques cuites... Il y avait dans le mur bordant le fleuve des poternes, en nombre égal à celui des voies... (I, 185). Et le long de chaque rive du fleuve, elle éleva une digue, digne d'admiration par l'épaisseur et la hauteur qu'elle a. En creusant ces ouvrages, Nitocris constituait une ligne de défense. »

7. Le pont sur l'Euphrate

Hérodote parle ensuite du pont qui reliait les deux rives du fleuve (I, 186). Ce pont sur l'Euphrate, qui est connu aussi de Diodore de Sicile (II, 7), est cité par Quinte-Curce, comme : « un pont de pierre, jeté sur le fleuve, qui est aussi au nombre des merveilles de l'Orient ». Construit par Nabuchodonosor II, il comportait six piles centrales, naviformes, placées à 9 m d'intervalle (L. 21 m × l. 9 m) et deux piles reliées aux murs du quai. La maçonnerie en était en briques cuites liées au bitume. La longueur totale du pont, en travers de l'Euphrate, était de plus de 123 m. Le tablier était en bois. C'était une structure considérable.

8. Les portes de la ville interne (fig. 2, 8, 9)

Les murailles internes étaient percées de huit portes, qui participaient à l'appareil défensif mis en œuvre par les rois de Babylone. Cinq d'entre elles portent les noms des plus grands dieux du panthéon mésopotamien : Ištar (la grande déesse), Marduk, Šamaš (le soleil), Adad (le dieu de l'orage et des éléments), Enlil (l'ancien roi des dieux) ; deux d'entre elles sont dédiées à des divinités de très anciens centres

religieux situés dans la direction qu'elles indiquaient : Zababa et Uraš. La huitième est la *Porte du Roi* : elle marque la limite ouest de la continuation de la voie processionnelle de Marduk ; elle était située en face de la *Porte de Marduk* et il y a sans doute un parallélisme et une ambivalence entre le roi des dieux et le roi des hommes, le souverain de Babylone.

Les portes de la ville reçurent des noms sacrés, liés à leur rôle de défense de Babylone. Ainsi, celui de la *Porte d'Uraš*, située au sud, était : « L'Ennemi lui est un objet d'Horreur » ; celui de la *Porte d'Ištar* au nord était : « Ištar renverse ses Assaillants. » Dans son rôle historique de déesse guerrière, Ištar se vit confier la défense la plus susceptible d'être attaquée. Cette porte était désignée comme l'« entrée de la royauté », car c'est à travers elle que rentrait le roi victorieux, au retour de ses campagnes et que passait la statue de Marduk, le roi des dieux, lorsqu'elle sortait de la ville, chaque année au cours de la fête du Nouvel An. C'était la porte principale de Babylone, comme le montrent ses aménagements et son décor. Elle était divinisée, ainsi que celle d'Uraš, car elles étaient les grandes entrées de la ville.

Les quatre portes situées à l'est de la ville ont été retrouvées lors des fouilles. La *Porte d'Ištar* est la seule qui soit identifiée par des inscriptions. Les autres le sont par leur ordre dans la liste de *Tintir* (V, 49-56) et aussi par un texte métrologique qui fait un bilan de l'état d'*Imgur-Enlil* (bm 54634). Les portes situées sur la partie ouest du mur devaient être réparties en vis-à-vis de celles de la partie est. Elles étaient puissamment fortifiées et construites sur le même modèle de base, présentant de légères variantes : une double porte à cheval sur les deux murs de l'enceinte, flanquée de bastions en saillie sur les remparts. Les passages étaient étroits (4,50 m) pour en faciliter la surveillance, selon un système bien connu pour toutes les portes de villes de l'Orient ancien. Ils étaient fermés par des vantaux de bois plaqués de bronze. Au-delà des deux murs d'enceinte, le complexe des murs de retenue du fossé était renforcé par des tours de guet et des bastions. Le fossé, rempli d'eau, était couvert devant les portes par un pont, permettant de rejoindre la rive opposée.

Fig. 9.

La *Porte d'Ištar* fut reconstruite plusieurs fois au cours du règne de Nabuchodonosor II ; elle devint l'un des symboles de la puissance de Babylone et de sa magnificence. À travers elle passait la voie processionnelle de Marduk, mais elle fut, en outre, intégrée dans les grandes fortifications du côté nord de la ville. Dans son dernier état, elle bénéficiait d'aménagements plus développés que les autres entrées

de Babylone. Son niveau inférieur semble s'enfoncer en dessous du niveau de la nappe phréatique de l'époque néobabylonienne, mais Nabuchodonosor II dit qu'il posa ses fondations « au niveau de l'eau (l'*Apsû*) ». Les différentes phases de construction se distinguent par des aménagements de plus en plus importants et par différentes techniques de décoration des murs.

Son plan général suivait celui des autres portes qui ont été fouillées. Une première porte étroite ou avant-porte (28 m × 11 m), faite d'une pièce couverte, formait un avant-corps du rempart. Le passage était précédé par deux tours, délimitant un renforcement extérieur où étaient peut-être placées des statues d'animaux gardiens en bronze. À l'arrière, la porte principale, sur le mur de la ville, était plus monumentale et flanquée de tours plus hautes. Vers l'intérieur de la ville et dans le prolongement des tours, de hauts murs délimitaient un passage étroit et allongé (15 m × 8 m). La longueur totale de la double porte était de 48 m ; elle avait 25 à 30 m de hauteur. Les quatre ouvertures étaient fermées par de grands battants de cèdre, recouverts de bronze.

Dans un premier temps, le raccordement au mur de retenue du fossé devait se faire comme pour les autres portes. La porte fut érigée en briques de terre cuite et décorée avec des figures d'animaux moulés en relief, en briques non émaillées. Les dragons cornus, emblèmes de Marduk, alternant à chaque rangée avec le taureau d'Adad, défilaient parallèlement, tournés vers les arrivants, ou se faisaient face sur la façade. Ils avaient une fonction protectrice et religieuse, pour effrayer l'ennemi et proclamer la splendeur des dieux de Babylone (fig. 10).

Mais, lorsque Nabuchodonosor commença des travaux sur le palais royal sud, construisit le « grand palais » au nord et les fortifications avancées, les remblais formés obligèrent ses ingénieurs et architectes à modifier toute la zone au-delà du rempart. Ils durent surélever la voie processionnelle adjacente et donc la porte, qui, sans cela, se serait trouvée enfoncée. Le premier niveau de la Porte d'Ištar servit de fondation à sa reconstruction. Parallèlement, les aménagements en avant de la porte, vers l'extérieur de la ville, prirent un aspect plus monumental et une esplanade de 30 m de large fut dégagée. La porte reçut d'abord un décor de briques à glaçure de couleur, sans relief, qui ne fut jamais achevé. Les motifs de décoration et leur répartition restèrent les mêmes que pour la phase précédente ; seule changea la technique.

Fig. 10.

Les travaux de terrassement du complexe palatial et des fortifications au-delà du rempart nord ayant pris une ampleur gigantesque, la voie processionnelle dut être élevée à nouveau, pour se trouver au même niveau. Il s'ensuivit une troisième phase de construction pour la Porte d'Ištar, bâtie sur le même modèle qu'avant, mais plus haute. Elle fut entièrement recouverte de briques à glaçure d'un bleu profond, et ornée de dragons et de taureaux jaunes et blancs en briques à glaçure en relief. Sur l'un de ses murs, une inscription de 53 lignes relatait, à la vue de tous, si ce n'est à leur compréhension, l'œuvre parfaite accomplie par le roi : « Les ouvertures de la double porte des murs Imgur-Enlil et Nimit-Enlil avaient diminué de hauteur à la suite du remblayage de la rue de Babylone (la voie processionnelle de Marduk) ; je démolis ces portes et je plantai leurs fondations jusqu'au niveau de l'Apsû (la nappe d'eau souterraine), avec des briques et du bitume et je les rebâtis avec art en briques de pur lapis-lazuli, ornées de taureaux et de dragons ; j'étendis en travers d'immenses poutres de cèdre pour leur toiture ; je fixai les battants de cèdre recouverts de bronze, les seuils et les gonds, dans chacune de leurs ouvertures ; j'établis à leurs angles d'indomptables taureaux de bronze et d'effrayants dragons, remplissant ces portes de splendeur pour l'émerveillement de tout le Pays » (Nab. 15, v – 55, vi).

La voie processionnelle de Marduk était bordée, sur une longueur de 250 m au-delà des remparts, par de hautes murailles parallèles qui formaient les murs d'enceinte du palais nord et du bastion nord, à l'ouest, et d'un réservoir profond, rempli d'eau, à l'est. Ces murs avaient une épaisseur de 7 m et comportaient des tours.

Tel était l'immense appareil mis en œuvre par Nabuchodonosor pour assurer la défense de sa capitale et du cœur de son Empire, la Babylonie : « Les affres de la bataille, l'ennemi méchant, j'éloignai des murs de Babylone. Je rendis Babylone solide comme un roc » (Nab. 15).

Nabuchodonosor entreprit aussi ces grands travaux, sur le côté nord de la ville, pour agrandir les palais où résidait la cour et qui étaient le centre du gouvernement de l'Empire. Outre un souci de prestige, ces aménagements furent menés pour tenter de résoudre les problèmes dus à la montée du niveau de l'Euphrate et, par suite, des eaux du fossé et des canaux de la ville. Les palais royaux étaient, de par le système défensif les entourant, de véritables citadelles. Cette obsession de Nabuchodonosor pour les fortifications ne lui fut pas utile pendant son règne : il était un roi puissant, le maître du monde, et Babylone ne fut pas attaquée. Pour tous ses alliés et ses ennemis, les remparts de Babylone étaient l'emblème de sa puissance, de son orgueil et de la

crainte et de l'admiration qu'elle suscitait.

9. 2. *Les palais royaux et la vie officielle* (fig. 8)

Le complexe palatial fait partie de la légende de Babylone, considérée comme une merveille du monde par les auteurs classiques. Ils célèbrent essentiellement les fortifications de la ville, le palais qui s'insère dans les murailles, et ses jardins. On ne connaît rien des demeures royales de Babylone avant la dynastie néobabylonienne. Dans la description de Babylone (*Tintir*), il n'est pas fait mention des édifices laïcs, bien que le pouvoir politique et la religion aient été dépendants l'un de l'autre. Nos sources sont les inscriptions laissées par les rois qui les ont construites et restaurées.

Nabuchodonosor possédait trois palais à Babylone, tous situés à l'est de l'Euphrate et dans la partie nord de la ville :

- le « palais sud », à l'intérieur d'*Imgur-Enlil*, le mur de la ville ;
- le « palais nord (principal) » (le « grand palais »), construit ensuite, à cheval sur les remparts. L'ensemble était renforcé et protégé par une citadelle, consistant en deux bastions, à l'ouest et au nord, transformant la demeure royale en une véritable forteresse ;
- le « palais d'été », à environ 2 km au nord, à l'extérieur de la ville, mais protégé par le « mur fort », le rempart extérieur. Il fut construit, vraisemblablement, en dernier.

10. L'Idéologie royale et le rôle du palais

Dans une inscription récapitulative des grands travaux accomplis dans la capitale de son Empire, Nabuchodonosor II exprime sa conception de la royauté et du rôle du palais royal, comme un lieu où se concentrent tous les pouvoirs de la monarchie : « En ce temps-là, le palais, résidence de ma royauté, le lien des peuples, demeure de joie et de bonheur, lieu auquel mes vassaux sont tenus à rendre hommage, je reconstruis dans Ka-dingirra (à Babylone)... À partir de ce lieu, je fis connaître mes décisions royales et mes ordres impériaux. Je levai les mains pour prier le seigneur des dieux... : “Ô seigneur des pays...

cette demeure que j'ai construite, fais en sorte que je puisse me réjouir de sa magnificence ; À Babylone dans (cette demeure), permets que je puisse atteindre un grand âge et profiter de ma descendance ! Que je puisse y recevoir les lourds tributs des rois de toutes les contrées et de tous les peuples ! Que mes descendants, en ce lieu, règnent à jamais sur les têtes noires !" » (Nab. 9 iii, 27 – fin). « Têtes noires » est l'antique expression qu'employaient déjà les Sumériens pour se désigner eux-mêmes. Le palais royal garantit la stabilité de la royauté. Il est la résidence du roi, mais il est aussi le centre de la politique, de la justice et de l'économie du pays. Les tributs qui y sont apportés attestent de la souveraineté du roi de Babylone sur toutes les contrées et assurent la prospérité de la capitale, tout en témoignant de l'abondance qui existe dans les provinces de l'Empire. C'est en ce sens qu'il est le « lien des pays ». Cette demeure royale est magnifique pour témoigner de l'autorité de Babylone sur l'univers et donner un sentiment de fierté à ses habitants.

Si, dans le passé, la ville avait été prise, c'est parce que beaucoup de rois antérieurs ne résidaient pas dans Babylone. En établissant le centre du pouvoir dans le quartier Ka-dingirra = *Babilu* (« Babylone »), le souverain voulait montrer qu'en l'appelant au trône, les dieux avaient fait le juste choix. Ils pouvaient compter sur la puissance émanant du cœur de Babylone – et du nom même de Babylone –, pour maintenir l'ordre terrestre dont la ville était le symbole, à l'image de l'ordre cosmique maintenu par Marduk dans son sanctuaire, situé dans le noyau primitif de la ville portant le nom d'Eridu, l'antique ville sainte de Sumer, dont Babylone était la réplique cosmique. Le pouvoir profane et le pouvoir sacré sont liés, s'interpénètrent. Cette relation s'exprime par l'unité voulue par le roi, entre la ville où est situé le palais, siège du pouvoir humain, et la ville où est construit le temple principal, le siège du pouvoir divin : « Autrefois, depuis les jours anciens jusqu'au règne de Nabopolassar, roi de Babylone, le père qui m'a engendré, de nombreux rois, mes prédécesseurs, que les dieux avaient appelés à la royauté, avaient construit des palais dans les villes qu'ils aimaient, y avaient établi leur demeure et ils y avaient rassemblé leurs possessions et collecté leurs richesses. Le jour de la fête (du Nouvel An), ils entraient dans Babylone... Quand Marduk m'eut créé pour la royauté... Je ne laissai aucune cité devenir plus glorieuse que Babylone... » (Nab. 14 et 15 vii, 9). Il démarque donc sa dynastie de celles des souverains antérieurs, qui considéraient Babylone comme une ville de résidence parmi d'autres, ce qui signifie qu'ils n'avaient pas le droit de prétendre au titre de « roi de Babylone ». Il fait allusion aux dynasties étrangères, ayant régné sur Babylone après l'avoir annexée. C'est la dynastie de Nabopolassar qui redonna

un rôle politique de prestige à la ville sainte de Marduk. Et, dans Babylone, le quartier Ka-dingirra (*Babilu*) était le seul lieu digne d'abriter le trône de celui qui, par le choix des grands dieux, était alors le roi du monde : « Mon cœur ne désira pas que ma résidence royale puisse être dans une autre ville. Nulle part ailleurs je ne bâtis un palais comme siège de mon gouvernement, ni ne plaçai les trésors précieux de ma royauté. Dans Babylone même, il n'y avait aucun autre lieu digne de ma royauté ! » (Nab. 15 viii, 19-30).

11. Le « palais sud » (*Südburg*) : le « palais de l'émerveillement du peuple »

Ce texte décrit le palais royal situé à l'intérieur des fortifications. Son fondement datait de la domination assyrienne, mais il avait été reconstruit par Nabopolassar. Nabuchodonosor avait grandi dans la demeure de son père, proche du fleuve, et il entreprit d'étendre sa résidence, vers l'est. « Le palais (appelé) "Maison de l'émerveillement du peuple"... la maison royale (située) dans (le quartier de) Ka-dingirra à Babylone... », est défini topographiquement comme s'étendant : « d'Imgur-Enlil à Libil-hengalla, le canal de l'est, et de la rive de l'Euphrate à la rue de Babylone » (Nab. 14 ii, 1-6 ; 15 vii, 42 s.) ; c'est-à-dire du mur d'enceinte au nord, au canal de l'Euphrate au sud, et du fleuve à l'ouest jusqu'à la voie processionnelle de Marduk à l'est. Le roi se trouva obligé de faire de grands travaux, dans et autour du vieux palais, car ses murs s'écroulaient, sapés par l'eau. En outre, ses portes se trouvaient en dessous du niveau de la rue, après son rehaussement qui eut lieu au début des travaux sur la Porte d'Ištar.

Des études récentes (H. Gasche et J. Margueron, « Documenta Asiana » IX, 2012) démontrent que les vestiges du palais dégagés par les fouilleurs allemands au début du xx^e siècle correspondent à plusieurs niveaux de construction, les secteurs occidentaux du palais étant postérieurs à Nabuchodonosor II et attribuables aux premiers souverains de l'époque perse qui régnèrent à Babylone entre 539 et 486 av. J.-C., Cyrus, Cambyse et Darius I^{er} (Gasche). On peut même penser que la plus grande partie des vestiges fouillés de ce complexe palatial ait été d'époque perse et grecque (Margueron). Babylone devint pour les Achéménides une résidence d'hiver et Alexandre le Grand y mourut. Ces différences de niveaux posent des problèmes d'interprétation et il est difficile de cerner quelles structures existaient déjà sous le règne de Nabuchodonosor II. La reconstruction donnée ici est donc sujette à révision.

Le palais sud – tel qu'il a été décrit par les fouilleurs – formait un trapèze (322 m × 190 m). Cette forme irrégulière, présentant des dénivellations importantes, venait de sa construction en plusieurs étapes. Le mur d'enceinte était bâti en briques cuites liées au bitume ; des lits de poutres transversales et longitudinales, disposées à intervalles réguliers, renforçaient la paroi. La façade principale était parallèle au tracé de la voie processionnelle, qui existait antérieurement, mais il avait fallu rattraper l'orientation du vieux palais. La cour est, sur laquelle donnait directement l'entrée, présentait donc des murs asymétriques. On y accédait par l'est, grâce à un portail monumental, flanqué de tours, délimitant une ouverture de 4 m de large, située à peu près au centre de la façade et donnant sur la *rue de Babylone*, la voie principale de la ville. Cette façade était décorée de tours saillantes, régulièrement espacées. Au nord-est, une entrée de service desservait les quartiers administratifs et les magasins. Les portes étaient couvertes par une voûte en berceau. Au nord, le mur extérieur s'appuyait contre la muraille fortifiée de la ville. La façade sud, moins vulnérable, était percée d'étroites ouvertures. Le mur ouest, avant la construction du bastion, donnait sur le fleuve par une porte-tour, de plan carré. Plus tard, le souverain perse Artaxerxès II (404-359) ajouta une construction dans l'espace libre laissé entre le palais et le « bastion », tout en continuant à habiter l'ancien palais.

D'après les données recueillies dans les publications des fouilles allemandes, la vie du palais s'organisait autour de cours principales, flanquées au sud d'appartements officiels composés d'une pièce en largeur ouvrant sur d'autres espaces ; sur le côté nord, des cours plus petites étaient bordées de pièces servant à l'activité quotidienne et à la vie privée de ses nombreux habitants. Il y avait un étage supérieur.

C'était la demeure du roi et de toute sa cour, mais aussi le siège du gouvernement et des ministères. Il fallait un personnel énorme – artisans, ouvriers et serviteurs – pour assurer le train de vie royal. Les deux premières cours (la cour est et la cour centrale) avaient des fonctions économiques et administratives. La troisième (la cour principale) avait une fonction gouvernementale. La quatrième cour (la cour ouest) était le lieu des appartements royaux, ainsi que la cour annexe, la plus occidentale. Chacune des cours était séparée de la suivante par une double porte monumentale, construite sur le même modèle que l'entrée du palais, comportant une grande pièce en largeur.

Les cours et les passages de circulation principaux à l'intérieur du palais étaient pavés, ainsi que certaines salles importantes. Les

dallages, de même que les murs, étaient faits de briques en terre cuite carrées (33 cm de côté × H. 7,5 cm). Les autres pièces avaient un sol de terre, que l'on recouvrait de nattes ou de tapis. Des canalisations d'eau sous les murs et des puits ou fontaines montrent que l'alimentation en eau était très élaborée.

La « **salle du trône** » se trouvait au cœur du palais. La troisième cour (60 × 55 m), appelée par les fouilleurs « cour principale », était aussi l'espace le plus monumental. On y pénétrait par une sorte d'arc de triomphe, dont la paroi nord comportait la base d'un escalier. Elle était bordée au sud par la salle du trône, conçue en largeur (52 m × 17,50 m) ; les murs des longs côtés avaient 6 m d'épaisseur. On y accédait depuis la cour par trois portes. En face de l'ouverture centrale, sur le mur du fond de la pièce, était l'estrade royale.

La longue façade de 56 m portait un décor semblable, par sa facture en briques à glaçure colorée, à celui qui revêtait la Porte d'Ištar (fig. 11). Il consistait en une frise d'arbres de vie stylisés, en rosaces et fleurs, en motifs géométriques et en une frise de lions passants, en relief, alors que le reste du décor était plat. Ils se différenciaient de ceux de la voie processionnelle par la position de leur queue, relevée. Les lions défilaient symétriquement, de part et d'autre de la grande porte. Ce décor était ornemental et symbolique : on protégeait le palais par des représentations bénéfiques ; l'arbre sacré, le palmier, était un symbole de fertilité et de longévité ; le lion, le roi des animaux, symbole de la déesse Ištar, représentait probablement ici la force, la puissance du roi et de l'Empire.

Le trône lui-même, ainsi que tout le mobilier, fut pillé. Il devait être en bois, plaqué et incrusté d'or, d'ivoire et de pierres. Nabuchodonosor décrit ainsi les richesses de son palais : « Des battants de cèdre recouverts de bronze, chef-d'œuvre des artisans, des seuils et des gonds, des ornements de bronze, je fixai dans ses portes. De l'argent, de l'or et des pierres précieuses, tout ce qui a de la valeur et qui est beau, possessions et trésors, richesse d'un pouvoir princier, j'y amoncelai. Une grande quantité d'ornements royaux j'y rassemblai... » (Nab. 15 viii, 5-18).

Fig. 11.

Le palais royal servait de cour de justice. Les procès, publics, avaient lieu aux portes et Nabuchodonosor dit avoir construit « une nouvelle cour de justice ». Les grands procès d'État se tenaient peut-être dans la salle du trône.

Le bâtiment voûté : Dans l'angle nord-est du palais, une structure différente des autres aménagements – appuyée aux murs d'enceinte et jouxtant les complexes des deux premières cours – appartenait à un niveau plus profond. Cette grosse construction (env. 40 × 50 m) comportait un espace central divisé en quatorze pièces longues et étroites, voûtées, se faisant face en deux rangées. Un couloir latéral, bordé de petites pièces, entourait cet ensemble protégé par un mur épais sur ses quatre côtés, comportant simplement deux étroites entrées (1,40 m), sur son côté sud. Le bâtiment possédait probablement un étage au-dessus de la surface du sol et une partie de la structure supérieure devait être construite en pierres. Ses murs épais étaient destinés à soutenir les aménagements de la Porte d'Ishtar et le rehaussement de la voie processionnelle. La présence de puits et de conduites d'eau, fit penser aux fouilleurs qu'ils avaient trouvé les substructures des « jardins suspendus ». Il s'agit, plus probablement, des entrepôts du palais, comme l'indique leur situation près de l'entrée de la ville et du palais, l'accès facile par une petite porte secondaire, leur position souterraine et leurs murs épais propres à préserver un climat relativement constant. On y trouva des jarres et une archive économique de 290 tablettes, datées entre la 10^e et la 35^e année du règne de Nabuchodonosor II, concernant des distributions d'huile de sésame, de grain, de dattes et d'épices, à des prisonniers de guerre de haut rang et à d'autres étrangers. Parmi les bénéficiaires de ces rations, est mentionné Joiachin de Juda, le roi de Jérusalem, qui fut déporté par Nabuchodonosor, avec sa famille (vab 28186). Le grain était stocké également dans différents endroits de la ville. Les caves du palais n'auraient pas suffi à assurer l'approvisionnement régulier, mensuel, en grain et en huile, nécessaire à une grande quantité de gens.

Une tombe royale (?) : Une tombe (de 2,20 m × 2 m) creusée hâtivement dans l'épaisseur du mur d'enceinte nord du palais, à l'ouest, contenait un sarcophage en terre cuite et des parures et bijoux en or ne pouvant avoir appartenu qu'à un noble personnage. Le décor des bijoux, portant les insignes de la lune, peut laisser supposer qu'il s'agit de la sépulture de Nabonide, dévot du dieu-lune, Sin. L'entrée de Cyrus mit fin à son règne et il aurait pu être tué et enterré par ses partisans. Mais les sources écrites babyloniennes et perses semblent unies sur le fait qu'il eut la vie sauve. Il faut peut-être reconnaître, dans ce tombeau, soit celui de son fils Bêl-šar-usur (Balthazar), dont les textes ne mentionnent pas le sort, et qui put être tué en combattant, soit celui de la reine, la femme de Nabonide, qui mourut le lendemain de la prise de Babylone par Cyrus.

12. Le « palais nord » principal (*Hauptburg*) : le « grand palais »

Les travaux de rehaussement de la Porte d'Ištar et de la voie processionnelle de Marduk furent liés aux gigantesques terrassements entrepris par Nabuchodonosor II dans la partie nord-ouest de la ville, qui devint une acropole. Sur une plate-forme de 15 m de haut, il construisit un nouveau palais royal, qu'il appela le *grand palais*. Il n'a pas été entièrement dégagé et aucune étude récente ne lui a été consacrée.

Ce palais, prolongé par un grand bastion au nord, fut bâti sur et au-delà du mur d'enceinte, en plusieurs étapes. Le roi construisit un gros mur, en avant de l'ancien fossé, comblé ; il servit de base pour l'édification de l'espace habitable : « Entre les murs, je construisis une grande structure en terrasses, comme une royale demeure. Je l'annexai au palais de mon père. En un mois favorable et un jour propice, je posai ses fondations au cœur de l'Apsû (la nappe d'eau). J'élevai son sommet comme une falaise rocheuse. En quinze jours, j'achevai les travaux » (Nab. 15 viii, 53 – ix, 1). Sur la terrasse haute de 8 m, large de plus de 200 m et entourée de murs la transformant en citadelle, une résidence fut aménagée pour le roi. Cette demeure avait un plan rectangulaire (170 à 180 m d'est en ouest × 115 à 120 m du nord au sud). Elle se composait de deux cours principales (de 35 et 32 m de côté), entourées de pièces officielles, et de cours secondaires, vers l'ouest et le nord.

Cette mention de la rapidité des travaux répond sans doute à une volonté, de la part du roi, de montrer la puissance de son empire, capable de rassembler assez de forces vives et de matériaux pour construire un immense palais en un temps record. Ces grands travaux furent certainement effectués après le pillage de Jérusalem et la deuxième déportation de ses habitants, lorsque Nabuchodonosor était au faîte de son pouvoir et Babylone au sommet de sa puissance et de sa richesse.

Ce grand palais n'eut pas uniquement la fonction de forteresse. Le roi décrit des aménagements et une décoration raffinée, propres à une demeure de plaisance : « Je rendis magnifique ma royale demeure. D'énormes poutres de cèdre venant des hautes montagnes, d'épaisses poutres de sapin, et des poutres de cyprès, j'en fis la toiture. Des vantaux... de cèdre et de cyprès, de buis et d'ivoire, plaqués d'argent et d'or, des seuils et gonds de bronze je plaçai à ses portes. Je fis poser

à son sommet une frise de lapis-lazuli » (Nab. 15 ix, 2.18). Des briques à glaçure bleue recouvraient le haut des murs de la nouvelle résidence royale.

Pour couronner cette œuvre immense, il construisit un **bastion nord**, protégeant son nouveau palais. C'était une puissante fortification qui fermait la défense de Babylone par un énorme mur, renforcé par un placage de gros blocs de pierre calcaire. Devant ce mur, qui avait 17,50 m d'épaisseur, passait un fossé rempli d'eau. Sous le mur, une canalisation voûtée pouvait, en cas d'attaque, être vidée de son eau et servir de passage couvert : « Depuis la berge de l'Euphrate jusqu'à la Porte d'Istar, je bâtis une forteresse massive en bitume et en briques cuites pour renforcer ce côté de la ville... des tours de guet puissantes, je fis avec grand art... et au-delà de ce mur en briques, (je fis) un puissant mur de pierres immenses, venant des hautes montagnes, et j'élevai son sommet aussi haut qu'une montagne... » (Nab. 7 et 15).

Le « musée » : Diodore de Sicile (II, 8) prête à ce palais de grandes richesses : « Au lieu des œuvres représentant des animaux (comme dans l'autre palais), il y avait des statues de bronze de Ni-nos, Sémiramis et des gouverneurs, ainsi que de Zeus que les Babyloniens appellent Bélos (Marduk). » Cette description fait peut-être référence à des sculptures, ne provenant pas de Babylone, et plus anciennes que l'époque néobabylonienne, qui furent trouvées dans l'angle nord-est du palais nord. Cela fit penser que les rois néobabyloniens – Nabuchodonosor et Nabonide essentiellement – avaient aménagé un « musée ». Koldewey entreprit des fouilles dans ce secteur, après avoir vu, en surface, une statue colossale en basalte représentant un lion terrassant un homme à terre, vraisemblablement d'origine hittite, peut-être rapporté par Nabuchodonosor lors de ses campagnes en Anatolie ; à moins qu'il n'ait été pillé à une époque antérieure, mais placé là comme ornement du nouveau palais, en tant que symbole du roi victorieux. De nombreuses autres œuvres d'art : statues, stèles et objets précieux, avaient été conservées par les souverains, dans cet espace. Elles représentaient les trophées de guerre, le butin royal rapporté à Babylone. Étaient-elles destinées à rester dans un lieu fermé, un trésor, ou à être exposées pour décorer le palais des rois de Babylone ? Nabuchodonosor dit : « Je fis cette maison pour l'émerveillement de tous, je la remplis de mobilier coûteux. Des témoignages majestueux, splendides et terrifiants de ma splendeur royale furent parsemés (dans ce lieu) » (Nab. 15 ix). Cette déclaration pourrait se rapporter à cette collection de sculptures, qui auraient eu un rôle magique de protection et également de dissuasion de s'opposer au puissant roi de Babylone, pour les princes étrangers admis à la cour. Les statues étaient donc, probablement, en vue.

Parallèlement à ses travaux au-delà du mur nord, Nabuchodonosor II protégea le flanc ouest du vieux palais royal, en construisant, dans le lit même du fleuve, le massif **bastion ouest**, en briques cuites et de dimensions colossales : ses murs avaient de 18 à 21 m d'épaisseur et l'ouvrage mesurait 230 m de long et 110 m de large. Il était relié au palais sud par de grands murs de connexion, comportant des aqueducs couverts, comme sous le bastion nord. Seule une partie des aménagements internes en a été fouillée. Il contenait un petit palais, situé à un niveau élevé et joint, peut-être par un pont, aux grands palais. La construction de ce bastion dut avoir lieu dans la phase d'élévation du premier mur au-delà des remparts, qui servit à fermer ce secteur avancé, trop vulnérable, avant la construction du bastion nord : « Il n'y avait pas de terrain sec dans l'Euphrate ; pour la défense d'Esagil et de Babylone, dans le (lit) même (du) fleuve, j'ai construit une grande citadelle en bitume et en briques cuites » (Nab. 20 i, 65-67). Mais cet ouvrage, qui avançait de 100 m au-delà de la berge primitive, obstrua le fleuve et dévia son cours en le repoussant vers l'ouest ; si bien que Nabuchodonosor dut construire un nouveau mur de quai. Cela résolvait le problème des inondations pour le côté est de la ville, mais, par contre, le côté ouest fut, peu à peu, noyé.

L'ouvrage avancé, au nord-est de la Porte d'Ištar, qui semble être parallèle à l'ensemble nord-ouest mais comporte des murs plus minces, est probablement un **réservoir** d'eau. Son niveau est beaucoup plus bas que l'ensemble nord-ouest, car ce côté est de la Porte ne fut pas rehaussé. Quand il était plein, il devait atteindre un niveau équivalent.

Les jardins royaux : « jardins suspendus » (?) : Le thème littéraire classique des « jardins suspendus » de Babylone et de la vision de ces jardins comme l'une des Merveilles du monde remonte à l'époque d'Alexandre le Grand ; c'est donc une tradition postérieure à leur existence supposée. L'auteur le plus crédible, historiquement, qui ait décrit le « jardin suspendu » de Babylone, est Bérosee. Il vante les plantations en hauteur, d'inspiration romantique, situées dans le palais de Nabuchodonosor.

Pour les auteurs classiques, les jardins suspendus sont merveilleux par leur architecture élaborée : ils sont à plusieurs niveaux, et élevés sur des colonnes, des piliers ou des voûtes. Strabon, Diodore de Sicile et Philon de Byzance (dans *Les Sept Merveilles du monde*) décrivent avec admiration une méthode d'arrosage sophistiquée, par de l'eau arrivant de façon régulière. La source de cette eau, selon Strabon et Diodore, est l'Euphrate. Les quantités d'eau nécessaires aux plantations étaient donc faciles à trouver, même en été. La hauteur de ces jardins est celle

des murailles de l'enceinte : Diodore et Strabon oscillent autour de 50 coudées ou 80 pieds, c'est-à-dire 25 m de haut. Quant à leur emplacement : Bérose les situe dans le palais, Diodore près de l'Acropole (les palais) et près du fleuve, Strabon les place sur la rive de l'Euphrate et Quinte Curce, au sommet de la citadelle. Ces récits ont servi de base aux tentatives de localisation archéologique de ces jardins et de modèles à tous les artistes de l'époque moderne qui ont tenté de les représenter. Il faut donc, s'ils ont existé, les chercher dans le quartier des palais, ce qui est logique, car il s'agissait de jardins royaux.

Les jardins du roi de Babylone devaient être situés près de ses appartements privés. Nabuchodonosor dit avoir bâti de grandes terrasses, lors de la construction de son nouveau palais. Cette description pourrait correspondre à la structure des légendaires « jardins suspendus ». La dénivellation était de 23 m. Il est donc possible que les jardins aient formé des terrasses sur les flancs nord du bastion ouest et du versant ouest du « grand palais », dominant un parc s'étendant le long du fleuve. Des canaux, trouvés sous le palais nord, étaient connectés avec le bâtiment avancé à l'est de la Porte d'Ištar, qui était peut-être un réservoir. L'eau pouvait être élevée par la technique d'irrigation des roues (*norias*), pour ensuite s'écouler vers le bas du jardin, sur les terrasses disposées en escalier.

Aucune inscription babylonienne officielle de l'époque de Nabuchodonosor ne les mentionne. Dans les sources assyriennes, les récits d'aménagement des parcs et jardins se rattachent aux Annales royales, qui sont très détaillées. Leurs équivalents babyloniens sont les Chroniques, qui sont des récits, très concis, des événements historiques. Mais une lettre (bin I 70) dit que les jardins de Babylone étaient renommés. Les jardins du palais sont mentionnés dès les alentours de 1200 av. J.-C., et un hymne au temple de Nabû à Borsippa, du ix^e siècle, dit : « Les jardins rehaussent la fierté de la cité. »

Ces jardins du palais royal de Babylone avaient donc d'abord comme fonction d'être un lieu d'agrément, pour obtenir de l'ombre et de la fraîcheur et offrir à la famille royale un cadre luxueux et reposant, au milieu de fleurs, d'arbres fruitiers, d'arbres et arbustes d'ornement. Mais le jardin était également utile pour la nourriture des dieux et pour celle des hommes. Les nombreuses offrandes aux temples faites par Nabuchodonosor II pouvaient provenir de la grande variété d'arbres et d'arbustes qui poussaient dans les jardins du palais royal : « Pour les dieux, en sa présence, chaque jour, parmi la nourriture, on apportait... des fruits du verger en grande quantité (témoignant de) la

luxuriance des plantations : pommes, figues, grenades en grappes, raisin, dattes, figues sèches, légumes en abondance, la profusion des jardins... » (bm 45690). D'autres arbustes étaient plantés dans les jardins royaux et dans ceux des temples – notamment celui de Gula, déesse de la médecine – pour la fabrication des parfums et des médicaments : plantes odoriférantes et plantes médicinales.

Notre principale source de connaissance des jardins mésopotamiens du I^{er} millénaire av. J.-C. vient des descriptions des jardins royaux d'Assyrie, et leur contenu doit refléter ce que contenaient les jardins babyloniens. Sennachérib avait, dans sa capitale de Ninive et son « palais sans rival », de magnifiques plantations qui ressemblent à la description des « jardins suspendus » de Babylone. L'eau y est apportée le long d'un aqueduc incorporé dans le terrassement et coule sur les pentes du jardin, dans des canaux. Il y eut peut-être un mélange, chez les auteurs grecs, entre le souvenir de Babylone et celui de Ninive.

Les jardins de Nabuchodonosor continuaient donc la tradition. Ils avaient certainement une situation élevée, sur les murailles et les terrasses, et leur masse de verdure était visible de loin. L'arrivée à Babylone, après la traversée de contrées désertiques, avec la vision des palmeraies et vergers, potagers et champs cultivés dans les faubourgs, puis la vue des arbres au-dessus des murailles, devait avoir un aspect de prodige, propre à engendrer la notion de Merveille. En outre, des palmiers dattiers ombrageaient les rues de Babylone. Il est probable que les grandes demeures aient possédé de beaux jardins.

13. Le « palais d'été » : « Vive Nabuchodonosor ! longue vie à celui qui prend soin d'Esagil ! »

À la fin de son règne, Nabuchodonosor II construisit un palais en dehors des remparts, à près de 2 km au nord. Il s'élevait au-dessus du « mur fort » et le roi avait ainsi une vue panoramique sur la ville et la campagne au-delà des murs, ce qui est sûrement la raison du choix de cet emplacement : « Près du mur de briques, vers le nord, mon cœur me dicta de construire un palais, pour protéger Babylone. Un palais équivalent aux palais de Babylone, en bitume et en briques cuites, je construisis en ce lieu... Cette demeure, je l'appelai : "Vive Nabuchodonosor ! Longue vie à celui qui prend soin d'Esagil !" » (Nab. 14 iii, 11-19). Il ne reste de ce palais que les substructures. Il était érigé sur un remblai et se présentait comme un édifice carré de près

de 250 m de côté. Comme les autres demeures royales, il était composé d'appartements regroupés autour de deux cours principales, au sud desquelles ouvraient des pièces à usage officiel, en largeur. À l'ouest, l'Euphrate bordait le palais. Il fut modifié par la suite, sous les Parthes, qui lui ajoutèrent un grand mur avec des tours.

Ce dernier palais royal fut sans doute l'une, sinon l'ultime construction officielle du souverain, complétant ainsi l'immense ensemble palatial de Babylone.

14. 3. La ville sainte (fig. 2, 12)

15. Les lieux de culte

La ville interne possédait quarante-trois temples principaux, dont le plus grand nombre, dédiés aux divinités majeures et archaïques du panthéon mésopotamien, se répartissait dans le vieux centre historique, les quartiers Eridu et Kumar, de chaque côté de l'Euphrate. De nombreuses chapelles ou simples autels de rue abritaient un symbole divin, une « image pieuse ». Ils servaient de stations, où des prières étaient récitées lors des processions religieuses, notamment au Nouvel An, lorsque la statue de Marduk sortait de son saint des saints et parcourait la ville selon un chemin précis. Huit temples ont été retrouvés par les fouilles, sur la rive est. Huit autres temples sont localisés approximativement, grâce aux données des textes topographiques et des contrats qui livrent des données précises pour les maisons ou les biens vendus aux alentours. Le temple du Nouvel An (*Akîtu*), non retrouvé, était situé à l'extérieur des remparts, peut-être près du « mur fort ».

Les dieux importants avaient plusieurs sanctuaires. Ainsi, Ištar, la grande déesse chargée de la défense de la ville, la « Dame de Babylone » (*Bêlet-Bâbili*), recevait un culte dans cinq temples, situés dans des quartiers différents et dédiés à ses multiples aspects. C'est dans le quartier le plus sacré, celui du temple de Marduk, qu'on l'adorait dans son attribut principal de déesse de la ville. Elle surpassait dans ce rôle l'épouse de Marduk, Zarpanitum. Plusieurs divinités secondaires ne représentaient qu'un aspect de la déesse. Sous celui de déesse de l'amour, de la fécondité et de la sexualité, héritée de la sumérienne Inanna, elle fut assimilée par les auteurs classiques, postérieurs à l'époque néobabylonienne, à Aphrodite/Vénus.

Le plan traditionnel des temples (fig. 6 : b), en Mésopotamie, suivait celui des maisons privées et des palais. Il comportait : une cour centrale ; une ou deux entrées, perpendiculaires l'une par rapport à l'autre ; un appartement divin, la cella du dieu, située sur un troisième côté par rapport aux portes, avec au fond une niche de culte. Dans certains temples, la cella était précédée par une antichambre : l'antecella. Dans les sanctuaires majeurs, il pouvait y en avoir deux. Les hautes portes étaient voûtées. Le soubassement dépassait, formant un mur bas avancé. Les sols des pièces et de la cour étaient parfois recouverts de bitume, et les murs décorés de motifs blancs et noirs (temple de *Nabû ša harê*). La façade et les murs extérieurs étaient animés par un motif architectural de pilastres saillants. Des tours flanquaient les portes.

Le culte quotidien assuré au dieu consistait à revêtir et à parer sa statue et à lui offrir de la nourriture et des sacrifices. Chaque temple de Babylone recevait des offrandes exceptionnelles, selon un calendrier bien établi.

Le souverain avait le devoir de restaurer et d'entretenir les temples. La cassette royale commanditait et payait les grands travaux. Nabuchodonosor II, dans sa titulature, proclame être le « pourvoyeur d'Esagil (le sanctuaire de Marduk) et d'Ezida (celui de Nabû) ». Nabû, fils de Marduk, dieu de l'écriture et des sciences, gardait la tablette des destinées et contrôlait l'univers. Il jouissait d'un culte privilégié de la part de Nabuchodonosor II et son temple principal – *Ezida*, « la maison pure » –, situé dans la ville de Borsippa à 15 km au sud de Babylone, fut l'objet d'autant d'attention que celui de Marduk. Outre son appartement dans *Esagil*, le dieu possédait trois temples à Babylone.

L'inscription de fondation, déposée par Nabuchodonosor II dans un temple de Gula, la déesse de la médecine, explique les opérations à accomplir lors de la construction ou de la restauration d'un bâtiment. Les rites étaient accompagnés de la récitation d'une cosmologie simplifiée, relatant une théorie des origines du monde, dont le point principal était la création de la brique originelle. Toute opération importante devait être reliée à la genèse de l'univers et à la création du prototype divin de la chose à accomplir, pour éviter les signes néfastes : « En ce temps-là, pour Ninkarrak (Gula), ma dame bien-aimée, qui protège ma vie et m'a donné une descendance, je creusai et retrouvai les anciennes fondations de son temple, dans le centre de Babylone, qui depuis les jours anciens était tombé en ruine, et qu'aucun souverain antérieur n'avait reconstruit... Son mur d'enceinte..., je découvris et je le fouillai... Pour renforcer ses murs,

avec du bitume et de la brique cuite, je peinaï, pour le rendre digne de la déesse... Adad et Šamaš confirmèrent mes mesures par une réponse oraculaire (le dieu des éléments et le soleil intervenaient dans les pratiques de divination et de magie)... Je fis un talisman pour éloigner la maladie et je le mis dans ses fondations... j'érigeai le temple, haut comme une montagne. Ô Gula, grande dame, allonge mes jours et mes années. Donne paix à mon âme, et fais en sorte que ma santé soit bonne. Devant Marduk, seigneur du ciel et de la terre, demande la destruction de mes adversaires et la ruine du pays de mes ennemis » (Nab. 1 iii, 5-48).

16. Marduk, le « roi des dieux »

À l'époque de Nabuchodonosor I^{er}, à la fin du II^e millénaire, Marduk devint le dieu suprême, après avoir absorbé la personnalité des divinités majeures du vieux panthéon d'origine sumérienne : An(u) le Ciel, dieu d'Uruk la plus ancienne cité-État sumérienne, le roi des dieux ; Enlil le maître de la terre et de l'atmosphère, divinité de Nippur le sanctuaire fédéral de Sumer, le chef délégué du panthéon ; et Enki/Ea, le seigneur d'Eridu au bord de la lagune du Golfe, maître des eaux souterraines et de la sagesse. La triade divine régnait sur les trois plans de l'univers. À Babylone, au I^{er} millénaire, leur pouvoir fut unifié par Marduk, souvent appelé simplement Bêl, ce qui signifie « Seigneur », le dieu par excellence, rassemblant dans son sanctuaire tous les pouvoirs du monde.

Le « Poème de la Création » (*Enuma eliš*), composé alors, ainsi que *Tintir*, livre une explication mythologique et littéraire de l'élévation de Babylone et de Marduk. Il résume les origines de l'univers, le combat des dieux organisateurs du monde contre les forces du chaos, représentées par l'eau originelle : Apsû les eaux douces et Tiamat les eaux salées, formant au début des temps un tout indifférencié, puis donnant naissance à des générations de dieux de plus en plus évoluées, qu'ils cherchèrent ensuite à exterminer. Ea vainquit Apsû, puis Marduk son fils, le champion des dieux évolués, combattit les monstres de l'abîme envoyés contre eux par Tiamat. La victoire de Marduk lui donna la souveraineté sur ses pairs et sur l'univers ordonné qu'il créa, avec pour centre *Esagil*, la « maison au sommet élevé », au cœur de Babylone, rassemblant tous les pouvoirs et tous les secrets de l'univers.

La ville participe à la divinité de son dieu. Le dieu, la ville et son sanctuaire agissent comme une seule entité. L'exaltation du lieu de culte de Marduk comme centre cosmique du monde va de pair avec

celle de la ville de Babylone, le centre du gouvernement terrestre. *Esagil*, appelé aussi le « palais des dieux », est le lieu le plus saint du royaume. Il est situé dans le quartier Eridu, au sud du complexe des palais royaux. Eridu est aussi un nom de Babylone par une identification théologique entre l'ancienne ville sainte d'Enki/Ea avec la ville sainte de Marduk, devenu son fils par légitimité dynastique et cosmique. Un mythe de création néobabylonien dit qu'Eridu et Babylone et leurs temples *Apsû* et *Esagil* sont considérés comme un seul lieu, la première terre émergée de l'Apsû, l'océan des origines :

« En ce temps-là, Eridu fut bâtie, Esagil fut créé

Esagil dans lequel “le seigneur de la cité primordiale” siégeait au milieu de l'Apsû

Babylone fut bâtie, Esagil fut achevé » (CT 13, 35).

17. Le sanctuaire de Marduk : le « Palais du roi des dieux » (fig. 12, 13)

Nabuchodonosor II fit resplendir la demeure de Marduk « comme les étoiles qui luisent au firmament ». L'ensemble architectural, commun à tous les lieux de culte majeurs mésopotamiens, depuis la fin du III^e millénaire, comprenait un temple bas et un temple haut situé au sommet de la tour à étages (la ziggourat). À Babylone, ses dimensions étaient colossales parce que c'était le sanctuaire fédéral du royaume.

Esagil : la « Maison au sommet élevé », le temple bas ne put être dégagé qu'en partie ; mais ses murs, construits en briques cuites liées au bitume, étaient encore conservés, lors des fouilles, sur plus de 10 m de hauteur. Il mesurait environ 180 m sur 125 m selon le repérage archéologique, et les données textuelles permettent de lui ajouter une autre cour, prolongeant le bâtiment principal au sud, d'une surface de plus de 8 000 m².

Etemenanki : la « Maison (qui est le) fondement du ciel et de la terre », la ziggourat, formait un carré de plus de 90 m de côté à sa base, prolongé par un escalier monumental faisant une avancée de près de 52 m vers le sud. Sa hauteur oscille – selon les études récentes – entre 60 et 90 m, et elle comportait probablement sept étages. Elle était située au nord d'*Esagil*, dans une enceinte de plus de 400 m de côté au temps de Nabuchodonosor II.

Le nom d'*Esagil* désigne parfois l'ensemble du sanctuaire. Des sources écrites permettent de reconstituer ses aménagements et les cérémonies qui s'y déroulaient : la « **tablette de l'Esagil** », conservée au Louvre, est un texte mathématique babylonien, qui nous est parvenu sous la forme d'une copie, rédigée à Uruk en 229 av. J.-C., d'après un original à dater entre le viii^e et le vi^e siècle av. J.-C. Ce texte a une valeur d'exercice ; il décrit une ziggourat idéale et on doit prendre ses informations avec précaution. Les seules parties du temple bas traitées par le scribe sont deux cours antérieures. Le reste, complété par un fragment du British Museum (bm 40813), décrit la ziggourat. On peut classer ce document parmi les textes scientifiques, réservés aux savants. Le scribe précise : « Que l'initié montre ces mesures à l'initié, le profane ne doit pas les voir. » Des textes métrologiques et des listes (de portes, d'autels et chapelles de culte) livrent également des informations. Les Inscriptions royales, historiques et de fondation, nous renseignent sur les agencements intérieurs du sanctuaire idéal.

Le temple haut au sommet de la ziggourat, aux dimensions restreintes, était, comme la chapelle du dieu dans le temple bas, le sanctuaire des sanctuaires, le saint des saints. Élevé dans le ciel, il n'abritait que les dieux majeurs du vieux panthéon mésopotamien : Anu, Enlil et Ea, et la famille divine de Babylone.

Le temple bas d'*Esagil*, plus vaste, comportait, en annexe, des chapelles et des podiums de culte pour tous les dieux, anciens et « modernes » du panthéon : dieux majeurs, dieux mineurs, dieux déçus et même les monstres archaïques vaincus par Marduk au début des temps, et les démons. Marduk devait avoir à portée de main tous ses sujets, c'est-à-dire toutes les forces de l'univers. L'ampleur du sanctuaire s'explique aussi par l'espace que nécessitaient les grandes cérémonies qui s'y déroulaient et notamment la fête du Nouvel An, au printemps, qui célébrait l'anniversaire de la fondation mythique et mystique de Babylone, celui de la prise du pouvoir par Marduk, et la confirmation des pouvoirs absolus du dieu et du roi de Babylone.

Le quartier Eridu comprenait douze autres temples. Certains d'entre eux : les sanctuaires de Ea – situé sur les bords de l'Euphrate et communiquant par ses jardins avec *Esagil* –, Madanu (un dieu juge, serviteur de Marduk), de Gula et de la « Dame de Babylone » (Ištar), appartenaient certainement au complexe cultuel de Marduk ; des textes donnant des listes de leurs portes montrent qu'ils étaient mitoyens. Les divinités habitant *Esagil* occupaient des fonctions de prestige ou de service, nécessaires à la bonne administration de la

propriété du dieu et à son bien-être, donc à sa bonne disposition envers l'humanité. Les divinités majeures assistaient Marduk dans le gouvernement de l'univers. La cour du grand dieu de Babylone, dans *Esagil*, ressemblait à la cour du roi de Babylone, dans son palais. Toutes les énergies de l'univers étaient réunies pour servir Marduk.

Esagil se composait d'un bâtiment principal, presque carré (85,50 m × 79,30 m), de plan traditionnel : une cour centrale (37,60 m × 32,30 m) – la *Cour supérieure* ou *Cour de Bêl* (Marduk) –, autour de laquelle étaient réparties des pièces, des galeries et des cours secondaires, formant le centre d'appartements divins particuliers. Il était desservi par une porte monumentale sur chacun de ses quatre côtés et précédé d'une importante annexe, s'articulant autour de grandes cours, situées à l'est et au sud-est. Il y avait probablement une troisième cour au sud du bâtiment principal.

Koldewey a fouillé partiellement l'aile est du bâtiment principal ; mais il n'a pu que sonder l'aile ouest, où était certainement située la cella de Marduk, qu'il reconstruisit avec une antichambre, face à l'entrée principale. Cette partie du temple est le sujet d'une séquence d'un texte métrologique assyrien (vat 9961 + 10335), qui décrit deux antichambres et une cella d'une longueur nord-sud de 18,50 m environ et d'une largeur respective, dans l'axe est-ouest, de 6 m, 5 m et 5,50 m. Les repérages archéologiques valident en partie ces dimensions. Une telle configuration rappelle celle d'autres grands sanctuaires babyloniens, notamment celui de Nabû à Borsippa. Or *Esagil* est le sanctuaire majeur des grands sanctuaires. Des fouilles en tunnels ont permis de discerner des petites cours, disposées symétriquement au nord et au sud de l'appartement de Marduk. L'appartement de Zarpanitum était situé probablement au nord de celui de son époux, près de la *Porte de Beltiya*, qui est un autre nom de la déesse ; et celui de Nabû, le fils de Marduk, au sud, dans la direction de Borsippa, d'où il arrivait, pour honorer son père, au Nouvel An.

Le bâtiment « annexe » consistait en cours spacieuses, entourées d'espaces cultuels ou utilitaires : celle que les Allemands ont nommée « avant-cour », est certainement à assimiler à la *Cour inférieure* des Babyloniens : elle prolonge le bâtiment principal à l'est. Elle avait un rôle cultuel important, puisqu'il faut certainement y voir la cour citée à de nombreuses reprises dans les textes, comme la *Cour de l'Assemblée* des dieux. La « tablette de l'Esagil » décrit deux cours appartenant au sanctuaire : la *Cour d'Ištar et de Zababa*, ou *Petite Cour*, pourrait être celle repérée par les fouilleurs au sud-est du bâtiment ; ses dimensions données dans le texte sont 95 m × 41 m. Il est probable que la *Grande*

Cour ou *Cour exaltée*, à laquelle sont attribuées les mesures de 103 m × 81 m, soit à situer au sud du bâtiment principal, comme un espace enclos supplémentaire, non repéré par les fouilles. Plusieurs sanctuaires du complexe d'*Esagil*, voire des temples localisés dans la liste de *Tintir* dans le quartier Eridu, peuvent avoir bordé cette énorme cour, ce qui expliquerait qu'ils aient eu des portes communicantes.

Les portes participaient à un parcours culturel, en tant que passages, au sens propre comme au figuré. Des statues de bronze et d'argent, représentant les monstres primordiaux apprivoisés, décoraient par paires toutes les portes du temple, comme celles de la ville. Des dragons-*mušhuš*, montures de Marduk et de Nabû, étaient accompagnés de statues d'hommes-poissons, de bisons, de sphinx, d'hommes-scorpions et autres chimères.

Les aménagements intérieurs : Les appartements divins furent décorés par Nabuchodonosor II. Sur le plafond et les murs, plaqués d'or, de la cella de Marduk, étaient représentées les images des monstres devenus des trophées de guerre du dieu de Babylone. Les forces archaïques défaites par Marduk étaient omniprésentes dans *Esagil*, ce qui montre l'importance que l'on accordait à cet épisode qui avait scellé le destin du monde organisé et lui avait valu la souveraineté suprême. Cela était transposé, sur le plan humain, comme l'affirmation de la supériorité de la civilisation, c'est-à-dire de l'empire de Babylone, contre les barbares, nomades et montagnards.

Ces appartements contenaient du mobilier de table pour les quatre repas quotidiens et exceptionnels des dieux, offerts par le souverain dans son rôle de « pourvoyeur d'*Esagil* », et par les fidèles. Le rituel du Nouvel An mentionne les objets en or de la cella de Marduk : une table sur laquelle sont placés un brûle-parfum et quatre récipients en or, contenant les offrandes. Ce mobilier était prêté à Nabû lorsqu'il venait résider dans son appartement, au Nouvel An. La cella de Zarpanitum contenait le lit des époux divins. Aššurbanipal d'Assyrie, en 653 av. J.-C., restaura et rapporta le mobilier d'*Esagil*, emporté par Sennachérib. Le roi donne une description du lit de Marduk et de Zarpanitum (K. 2411) : « 12 plaques d'or (couvrent) les longs côtés du lit et 6, les flancs. [La tête du lit est] un dragon-*mušhuš*, le matelas inférieur est en or, des pierres-*pappardilû* (onyx ?) [le décorent ?]. Des ornements en forme de pomme, en obsidienne, en cornaline et en lapis-lazuli l'entourent. Sur le matelas inférieur, des ornements en or représentent de l'eau (un motif ondulé). Les pieds du lit sont des lamassu » (des génies portant des vases aux eaux jaillissantes). Aššurbanipal parle aussi du trône divin, aux motifs semblables. Il fut pillé comme tout le contenu d'*Esagil* ; mais une réplique en est connue,

grâce aux fouilles. Dans l'angle nord-est de la *Cour de Bêl*, une chapelle, dédiée au dieu Ninurta, fils d'Enlil, comportait un podium de briques cuites, portant, en son centre, imprimées dans l'asphalte qui recouvrait sa surface, les traces d'un siège (fig. 14) ; les décorations du panneau arrière – un génie, des poissons et un dragon –, étaient en marqueterie de bois et d'ivoire. Le siège lui-même avait 50 cm de hauteur. Au-dessus des pieds de pierre, des déesses au vase jaillissant portaient les montants.

La statue de culte de Marduk, d'après un traité de culte d'Esagil (CT, 46 :50), devait être en bois précieux (*mêsu*). Son aspect est reconstituable, grâce à un sceau-cylindre en lapis-lazuli (Berlin), provenant du « trésor » d'*Esagil* retrouvé en partie, en 1900, sous le sol d'une maison d'époque parthe, entre le temple et la tour à étages. L'objet, très endommagé, mesure 19 cm de hauteur. Il fut dédié par le roi de Babylone Marduk-zakir-šumi I à la fin du ix^e siècle av. J.-C. : « à Marduk, qui habite Esagil... ce sceau de lapis-lazuli brillant, enchâssé d'or rouge, pour décorer son divin cou ». Cette mention signifie que la statue était de grande taille. Marduk, accompagné du dragon-*mušhuš*, symbole des forces archaïques apprivoisées, est richement paré, comme l'était sa statue : il porte un long vêtement brodé de symboles célestes sur les bras, et de motifs animaliers ou végétaux inscrits dans des cercles, sur le devant de sa robe. Il tient les attributs de pouvoir des grands dieux : le bâton de commandement et l'anneau. L'arme courbe est celle avec laquelle Marduk vainquit l'armée des monstres de Tiamat, la mer primordiale, représentée par des vagues, sous ses pieds.

Fig. 14.

Le parcours cultuel et la fête du Nouvel An. – Les sources textuelles permettent de reconstituer, en partie, la topographie cultuelle du temple. L'année babylonienne comportait plusieurs fêtes. La plus importante, celle du Nouvel An, l'*Akîtu*, se déroulait du 1^{er} au 12^e jour du mois de *nisannu*, correspondant au début de l'année, au printemps. L'année babylonienne était basée sur un calendrier lunaire de 12 mois, auquel on ajoutait périodiquement un 13^e mois intercalaire pour rattraper le cycle solaire. L'origine de l'*Akîtu* remonte au milieu du III^e millénaire. Un temple consacré à cette fête existait dans plusieurs villes. Chaque grand sanctuaire du pays célébrait, en outre, la fête de son saint patron. À Babylone, la capitale, l'*Akîtu* était la fête du dieu Marduk. Elle marquait le renouveau de la nature grâce aux pluies hivernales, en prélude à la première moisson, et on y célébrait, par des rites et rituels de prières et de purification, l'anniversaire de la création et de la fondation mystique de Babylone. Tous les grands

dieux du pays, par le biais de leur statue de culte, venaient rendre hommage à Marduk, occupant les lieux de culte qui leur étaient destinés dans Esagil. Nabû arrivait par bateau de Borsippa et recevait un accueil princier, le 6^e jour de la fête.

Au soir du 4^e jour, le grand prêtre récitait le « Poème de la Création » (*Enuma eliš*). Les trônes-autels portant les tiares à cornes des grands dieux Anu et Enlil – placés dans la cella de Marduk et dans celle de Zarpanitum – étaient couverts, en hommage à Marduk et sans doute pour ne pas vexer les anciens maîtres du monde. Certains épisodes de l'épopée étaient joués, pendant la fête, dans différents lieux de culte, sur le parcours de la voie processionnelle. Le combat de Marduk contre les monstres était certainement mimé, chaque année, pour réaffirmer sa prééminence, gage de la puissance de Babylone.

Le roi prenait une part active aux cérémonies du Nouvel An, car tous les actes de sa vie officielle avaient lieu par la grâce de Marduk et en son nom. Nabuchodonosor II dit à plusieurs reprises : « ... J'ai courbé le cou pour tirer le timon du char de Marduk ; j'ai mis les sanctuaires en ordre. » Lorsque, en raison d'une crise politique ou d'une campagne militaire, le souverain ne pouvait être présent à Babylone, la fête n'avait pas lieu. Le 4 ou le 5 *nisannu*, avait lieu la cérémonie de l'investiture royale, dans le temple de *Nabû ša harê*, situé dans le quartier Ka-dingirra, entre les palais et le complexe de Marduk, le long de la voie processionnelle. Selon *Tintir* et le colophon d'une tablette votive trouvée dans ce temple, c'était « la maison qui, selon son nom, octroie le sceptre et le trône [du pays ?] pour la royauté ». La légitimité du règne y était ratifiée. Ce rite était un souvenir de l'époque sumérienne. Dans l'ancienne ville sainte de Nippur, Ninurta, le fils d'Enlil, gardait les insignes de la royauté dans son temple ; or, à Babylone, Nabû est le fils de Marduk, le successeur d'Enlil en tant que maître de l'univers. Le soir du 5 *nisannu*, après la bénédiction par le grand prêtre de toutes les parties du temple, le roi pénétrait dans le sanctuaire. Le grand prêtre le dépouillait des attributs de sa souveraineté : le sceptre, le cercle, la masse d'armes et la couronne royale ; il le faisait s'humilier et le giflait, jusqu'à ce qu'il pleure, car seul un repentir « sincère » pour toutes les fautes commises durant l'année écoulée apaisait Marduk et assurait un bon destin à Babylone et au royaume. Les devins tiraient des présages de la conduite du souverain.

L'année officielle devait commencer le 8^e jour, lorsque « (le roi) prend la main de Bêl (Marduk) et le fils de Bêl (Nabû) les conduit à l'extérieur, en procession ». Ce même jour, les destins du roi et du pays étaient fixés pour l'année à venir. Le dieu et sa cour faisaient des

haltes aux emplacements culturels principaux. Marduk prenait un nom différent à chacune de ces stations, dont la plus importante était le « Podium des Destins » (le *Duku* : le « Mont Pur/Sacré »), situé dans la *Cour de l'Assemblée*. Marduk y siégeait, à l'aller et au retour de la procession. La cérémonie de la décision des destins est évoquée, dans *Enuma eliš*, sur un plan mythique (VI, 70 s.) :

« Le seigneur (Bêl-Marduk) dans le grand sanctuaire (Esagil) qu'ils lui avaient créé comme demeure, invita à son banquet les dieux (et il leur dit) :

“Voici Babylone, votre siège et votre résidence...”

Lorsqu'ils se furent partagé les emplacements du ciel et de la terre,

les grands dieux au nombre de cinquante prirent place,

et les dieux des destins, au nombre de sept, prirent les décisions. »

Sur le plan réel, cela se traduisait par un banquet et des consultations divinatoires. Les dieux qui décrètent les destins sont les plus importants du panthéon mésopotamien : Marduk, Anu, Enlil, Ea, Šamaš, Ninurta et Nabû, et les noms de leurs chapelles, dans *Esagil*, ont tous un lien avec les pouvoirs des différents niveaux de l'univers. Nabuchodonosor II refit le podium des destinées, dont il explique la fonction culturelle et la signification théologique : « Le “Mont Pur où les destins sont décrétés”, le trône-podium des destinées dans la Cour de l'Assemblée, dans lequel durant la fête du Nouvel An, au commencement de l'année, au 8^e et au 11^e jour le “roi de la totalité du ciel et de la terre” (Marduk), le souverain des dieux, réside et dans lequel les dieux du ciel et du monde inférieur s'agenouillent en signe de révérence et se tiennent devant lui, pour décréter, comme destinée de ma vie, un destin d'éternité – ce trônepodium, celui de la royauté, de la seigneurie d'Enlil du prince Marduk, le plus sage des dieux, je revêtis d'or » (Nab. 15 ii, 54 – iii, 3). Les grands dieux, à genoux, reconnaissent Marduk, investi de la majesté d'Enlil, comme leur roi ; puis, debout devant lui, ils décrètent le destin des humains, en la personne du roi de Babylone, le maître du monde terrestre.

Après cette cérémonie, le cortège sortait du temple et empruntait la **voie processionnelle de Marduk**, la « rue de Babylone », dont le nom officiel était « Que l'Arrogant ne passe pas ». Elle longeait l'enceinte de la ziggourat puis le palais sud, sur une longueur de 1 km, passait ensuite sous la Porte d'Ištar et entre les murs avancés au nord de la ville. Elle était large de plus de 20 m. Le sol, en briques cuites liées au

bitume, fut recouvert par Nabuchodonosor de dalles de calcaire blanc, carrées ; de chaque côté, des trottoirs de 15 cm de haut étaient pavés de brèche rouge. Les pierres avaient été « rapportées des montagnes » lors des expéditions militaires du roi, vers l'ouest. Le bas des murs qui bordaient le premier tronçon de la voie (env. 200 m), à l'extérieur de la Porte, était orné de frises de lions passant, en briques à glaçure. Deux rangées de lions parallèles marchaient vers l'extérieur de la ville : certains avaient un pelage blanc et une crinière jaune, d'autres un pelage jaune à crinière rouge corrodée maintenant en vert. Ils se détachaient sur un fond bleu, orné de frises de rosaces et de motifs géométriques noirs, blancs et jaunes. Le lion était l'animal attribué d'Ištar, qui défendait ce côté de Babylone, le plus exposé aux ennemis.

Le cortège marchait jusqu'au fleuve, puis continuait sa route en bateau, jusqu'au temple du Nouvel An, situé dans la campagne, au nord de la ville. Le 11^e jour, après y avoir célébré le mariage sacré avec son épouse, le dieu et sa suite revenaient à Babylone. Marduk siégeait à nouveau sur le podium des destins et se faisait acclamer comme roi de l'univers. Le lendemain, les statues divines repartaient dans leur ville.

Chaque année, Babylone célébrait l'anniversaire de sa fondation, l'accession au pouvoir suprême et la gloire de son dieu, qui concentrait en ses mains tous les pouvoirs de l'univers. Et comme Marduk, le roi de Babylone, choisi par Marduk, garant et symbole de la puissance terrestre de Babylone, était affermi dans ses fonctions, de par sa participation aux rites du Nouvel An.

La tour à étages (ziggourat) : Etemenanki. – Le terme *ziggurratu* désigne les tours à étages (ziggourats) qui dominaient chaque grande ville de l'antique Mésopotamie, depuis la fin du III^e millénaire ; elles étaient le lieu culminant topographique et religieux de la cité. Dans les basses plaines du sud du pays, elles manifestaient de loin le pouvoir de la ville et de son dieu. Elles consistaient en massifs de briques pleins, formant plusieurs terrasses superposées, en retrait les unes par rapport aux autres. Au sommet, était construit un sanctuaire, celui du dieu principal de la ville, accueillant aussi les divinités majeures du panthéon.

La ziggourat du II^e millénaire et les données de l'archéologie : La première mention historique de la tour à étages de Babylone, remonte probablement à Hammurabi. Dans l'épilogue du « code » (rev. XXIV, 67-69), Babylone est définie comme « la ville dont Anu(m) et Enlil ont élevé la tête, dans Esagil, le temple dont les fondements sont aussi solides que ceux du ciel et de la terre ». Le nom d'*Esagil* : « maison au

sommet (tête) élevé », a pour origine la montée en puissance de Marduk, liée à celle de Babylone. Mais la qualification qui suit peut faire allusion à l'autre monument de son sanctuaire, la ziggourat *Etemenanki* : la « maison, fondement du ciel et de la terre ».

Les fouilles allemandes de 1913 et de 1962 ont permis de dégager trois étapes de sa construction, dont les deux premières peuvent remonter au ^{xviii}^e siècle av. J.-C., au temps de Hammurabi : un noyau carré de briques crues, de 61 m de côté, constitue ce qui reste de la plus antique ziggourat. Un calcul de la pente naturelle du noyau fit penser à H. Schmid que la tour aurait eu au moins 50 m de hauteur. Elle fut ensuite entourée d'une couche de briques crues, attachées au noyau par des travées de bois. La base de la ziggourat de cette deuxième phase formait un carré de 73,50 m de côté. À une période ultérieure, peut-être sous Nabuchodonosor I^{er}, le manteau de briques séchées fut enlevé pour laisser la place à un revêtement de briques cuites liées au bitume, épais de près de 15 m, formant une masse totale de 91 m de côté. Devant la façade sud, trois escaliers formaient un avant-corps en T. L'escalier central avait une rampe extérieure longue de près de 52 m et large de 9,35 m. Deux escaliers latéraux de 8,30 m de large étaient placés de part et d'autre et accolés à la façade. D'après l'inclinaison des marches, les rampes latérales arrivaient à une hauteur de plus de 33,50 m, ce qui pouvait être la hauteur du premier étage de la ziggourat. L'escalier principal – mal conservé et pour lequel la pente était plus difficile à calculer – arrivait à une hauteur d'environ 50 m, à un étage supérieur. Les reconstructions multiples de la tour divergent surtout quant à la continuation de cet escalier qui, pour certains, allait jusqu'au sommet. Les données ne permettent pas de trancher la question. Les niveaux des ruines sont tous antérieurs à Nabuchodonosor II ; mais le plan général de la tour ne changea pas.

La ziggourat néobabylonienne et les sources écrites : Si la tour à étages de Babylone est mentionnée dans le « Poème de la Création » et dans *Tintir*, aucune inscription de fondation n'en a été retrouvée pour les époques antérieures au ^{vii}^e siècle av. J.-C. La destruction radicale due à Sennachérib et les pillages successifs de ses briques jusqu'à l'époque moderne les ont dispersées. La construction néobabylonienne prit appui sur les vestiges de l'ancienne ziggourat. Asarhaddon, précise : « J'ai fait reconstruire la ziggourat Etemenanki dans le lieu où elle était auparavant, avec ces mesures : 90 m la longueur et 90 m la largeur. » Les inscriptions de Nabuchodonosor II confirment que le massif de base de sa tour avait la même hauteur que celui de la précédente (env. 30 m). Ce respect de la tradition s'étendait probablement également au plan et à l'élévation du monument. Les dimensions au sol de la ziggourat du I^{er} millénaire sont confirmées par

les fouilles : elles formaient un carré de 91 m de côté. Ces mesures sont complétées par la « tablette de l'Esagil », une compilation scolaire, mathématique, qui donne du monument une description reflétant un modèle métrologique plutôt que la réalité architecturale. Le scribe attribue une hauteur de 33 m au premier étage, et une mesure de 90 m de côté pour le massif de base, carré, ce qui correspond à la réalité. Selon ce texte, la tour avait 7 étages et une hauteur de 90 m et elle s'inscrivait donc dans un cube, selon la règle d'or exprimée dans une élévation d'une ziggourat « idéale », sur un plan d'argile d'époque néobabylonienne (bm 38217). Le second étage avait 18 m de hauteur et les suivants 6 m, jusqu'au sixième. La sixième terrasse supportait le temple du sommet, mesurant 25 m × 24 m de côté et haut de 15 m. Il comportait une cour centrale couverte, autour de laquelle s'organisaient 6 chapelles placées sur les côtés est (cellae de Marduk, de Nabû et de Tašmetu son épouse), nord (cellae de Ea et de Nusku, le dieu du feu) et sud (cella commune à Anu et Enlil), et la chambre à coucher de Marduk située sur le côté ouest, en face de sa cella, contenant un lit semblable à celui de l'appartement de Zarpanitum dans le temple bas d'Esagil. Depuis cette pièce ouest, on avait accès à un escalier menant à un niveau supérieur du temple. Des études en cours tendent à réviser ces données concernant la hauteur d'*Etemenanki* ; elles se fondent sur des données comparatives avec d'autres grands monuments mésopotamiens et sur des raisons tenant à la stabilité de l'édifice (Lippolis, « Documenta Asiana » IX, 2012).

Nabuchodonosor II continua l'immense œuvre de reconstruction entreprise par Nabopolassar sur la ziggourat. Il acheva l'élévation du massif de base, dont il doubla la hauteur, et le reste du monument : « Etemenanki, la ziggourat de Babylone, dont Nabopolassar, le roi de Babylone, mon père qui m'a engendré, grâce à l'art de l'exorcisme et à la sagesse d'Ea et de Marduk, avait purifié l'emplacement et dont il avait posé les fondations au cœur du monde inférieur ; ses quatre murs extérieurs, avec du bitume et des briques cuites, il les avait élevés sur une hauteur de 30 coudées (env. 15 m), mais il n'en avait pas achevé le sommet. Alors je m'appliquai à élever Etemenanki, pour faire rivaliser son sommet avec le ciel. Les peuples nombreux, que Marduk mon seigneur m'a confiés, dont le commandement m'a été transmis par Šamaš... les rois de montagnes lointaines et des îles reculées..., qui sont asservis à Marduk, mon Seigneur, et qu'il a remis entre mes mains, j'offris comme hommes de corvée à Šamaš et à Marduk, pour construire Etemenanki... Je leur fis... porter le panier et les briques. J'érigeai sa base sur une hauteur de 30 coudées. » Le roi parle ensuite de la construction du temple du sommet ; il ne mentionne pas les étages intermédiaires, symboliquement moins

importants que la base qui reliait la ziggourat au monde inférieur, et que l'étage supérieur qui la reliait au ciel et qui contenait la demeure des dieux. Leur mode de construction était, en outre, semblable à celui de l'étage de base : « D'épaisses poutres de cèdre... je recouvris de cuivre. Un temple haut pur, une chapelle sainte, comme dans les temps anciens, j'érigeai pour Marduk, mon seigneur, au dernier étage, avec art. » Suivent ensuite les prières, pour que la ziggourat et le royaume durent pour l'éternité : « Ô Marduk, mon seigneur, le plus puissant et le plus fort des dieux, sur ton ordre la ville des dieux a été bâtie, ses murailles refaites et ses temples achevés ; que par ton ordre puissant... le travail de mes mains dure à jamais... Comme Etemenanki est établie pour l'éternité, établis le trône de ma royauté pour des jours sans fin ! » La ville des dieux est une allusion à la présence, en son sein, du sanctuaire de Marduk, qui rassemble toutes les énergies divines. C'est également une citation du nom même de Babylone, « Porte de(s) dieu(x) ». La fin du texte est une invocation à la ziggourat, comme à une divinité, et une évocation des rituels qui se déroulent dans son temple du sommet et auxquels le roi participe : « Ô Etemenanki, vers moi, Nabuchodonosor, le roi qui t'a reconstruite, lance ta bénédiction. Quand sur l'ordre de Marduk, avec joie, j'entrerai dans ta construction, ô temple, rapporte à Marduk mes actes pieux » (Nab. 17 i, 44 – iv).

Nabuchodonosor revêtit l'habitation haute de Marduk avec des briques à glaçure bleue : « ... Etemenanki, la ziggourat de Babylone, avec du bitume et des briques de pur lapis-lazuli, je fis resplendir comme la lumière du jour. À son plafond, je posai de puissantes poutres de cèdre » (Nab. 49). Au sommet du temple, se dressaient des cornes de cuivre brillant, dorées, comme il était d'usage pour les grands temples mésopotamiens, depuis les époques archaïques. Elles représentaient la force et la puissance divines.

18. Un observatoire ?

Les rituels principaux d'*Esagil* devaient être répétés dans le temple du sommet de la ziggourat. Des témoignages textuels parlent d'un rituel de hiérogamie, de mariage sacré, qui s'y déroulait. Hérodote en fait mention aussi. Et la présence d'un immense lit, dans une chambre spéciale du temple haut, semble le confirmer. Certains rites quotidiens pouvaient être exécutés sur l'esplanade de l'enceinte.

À l'époque néobabylonienne, il est probable que les ziggourats aient été utilisées comme observatoires. Mais l'astronomie ne fut pas leur fonction première ; elle s'imposa à cause du caractère pratique

d'élévation de l'édifice, proche du ciel. On consultait les oracles et les astres avant chaque grande occasion ou décision d'État, mais aussi pour la vie quotidienne du souverain, car son bien-être était le garant du bien-être du pays tout entier. Lors du Nouvel An, les devins prédisaient les événements de l'année à venir, à partir de manuels et recueils de présages tirés de tous les phénomènes observés dans la nature et particulièrement de la position des astres et des planètes, observée au sommet de la ziggourat. Il se peut que l'étage supplémentaire du temple du sommet, que décrit la « tablette de l'Esagil », ait eu cette fonction. Il est précisé que la cour centrale du temple était couverte d'un toit ; il pourrait avoir servi de plancher à un « observatoire », auquel on accédait par l'escalier placé à l'arrière de la chambre à coucher de Marduk.

Le centre cosmique du monde (fig. 15). – Lors de la construction d'un édifice, le souverain plante ses fondations profondément au niveau des eaux souterraines, et il en élève le sommet aussi haut qu'une montagne. La notion de relation entre tous les plans de l'univers est fondamentale dans la religion mésopotamienne et la ziggourat établit un lien entre le ciel et le monde inférieur : sa hauteur nécessite des fondations profondes ; elle est une « montagne s'élevant en étages », et son temple du sommet pénètre le ciel. Le nom de la Tour à étages de Babylone, composé de quatre idéogrammes sumériens : é.temen.an.ki, est un symbole de l'univers :

- é : signifie maison ou temple ; temen : est la plate-forme de fondation, la base : un élément qui détermine la stabilité de l'édifice ; ainsi, la ziggourat établit la stabilité du monde.
- an : est le ciel ; dans l'antique théologie sumérienne, c'est le domaine du dieu du même nom An(u). Dans la conception babylonienne du I^{er} millénaire av. J.-C., Marduk, ayant absorbé les pouvoirs d'Anu et de tous les grands dieux, après sa victoire sur les forces archaïques, fit la voûte céleste avec la moitié du cadavre de Tiamat, la mer primordiale, « fendu en deux comme un poisson séché » (*Enuma eliš* IV, 137) ; l'autre moitié forma le fond de l'univers. Le ciel comporte trois niveaux : « Le ciel supérieur est en pierre-luludanitu (une pierre multicolore), c'est celui d'Anu... le ciel du milieu est en pierre-hašmanu (une pierre précieuse bleu-vert), c'est celui des divinités Igigi (les grands dieux du ciel), le seigneur Marduk y a sa résidence sur un podium sublime, dans une cella de lapis-lazuli, il la fait briller comme du cristal-elmeshu ; le ciel inférieur est en pierre-ašpu (calcédoine bleue), c'est celui des étoiles... » Le ciel inférieur est celui que nous percevons : le ciel bleu, ou le ciel étoilé de la

nuît. Le ciel du milieu, le centre du ciel, est décrit comme le temple haut de Marduk, qui se confond avec le jour, c'est-à-dire avec le soleil, par la clarté de ses portes de cuivre et de ses cornes qui reflètent les rayons du soleil, et avec le ciel par la couleur bleue de ses briques.

- **ki** : désigne la surface de la terre et ce qui se trouve en dessous : le « monde inférieur » ; notre planète est un disque plat, appelé la « Terre des Hommes », qui flotte sur l'*Apsû* : la « Terre du Milieu » ; en dessous, se trouvent les Enfers : la « Terre inférieure ». Au milieu de la terre ferme, se dresse la ville de Babylone et, en son centre, le sanctuaire de Marduk, qui s'élève au-dessus de la ville, vers le ciel, à l'image du *Duku*, le « Mont sacré » des origines. Une **carte du monde** (wa 92687), tracée vers le vii^e siècle av. J.-C., montre Babylone au milieu du monde connu entouré d'eau ; au-delà du monde civilisé, des régions mythiques sont figurées par des triangles.

Le temple haut et le temple bas de Marduk à Babylone, *Etemenanki* et *Esagil*, sont les deux pôles, identiques, de Babylone et de l'univers. Ils sont semblables, si ce n'est par leurs dimensions, tout au moins par leur contenu symbolique ; car à l'image des anciens temples d'Ea à Eridu : l'*Apsû* et d'Enlil à Nippur : l'*Ešarra*, dont ils sont les répliques, ayant assimilé leurs pouvoirs, ils sont formés sur le même modèle (*Enuma eliš* IV, 143-146) :

« Le Seigneur (Marduk) ayant pris les mesures d'*Apsû* (*Esagil*),

« À son image il édifia le grand temple *Ešarra* (*Etemenanki*).

« Ce grand temple *Ešarra*, qu'il édifia, C'est le Ciel. »

Ces temples et donc les différents plans de l'univers sont reliés par l'immense échelle que représente la ziggourat ; c'est le lien qui les rassemble. Le grand escalier central, formant une avancée au sol comme pour relier *Esagil* et *Etemenanki*, participe certainement à ce symbolisme cosmique. Babylone, où se trouve le sanctuaire de Marduk, est le centre de l'univers, son point d'équilibre, elle « tient le lien entre le ciel et la terre (le monde inférieur) » (*Tintir* I, 23).

La fortune critique du sanctuaire de Marduk. – Des mythes se sont développés à partir de la tour à étages, à travers la Bible et les traditions classiques, jusqu'à l'époque moderne. Des éléments babyloniens ont inspiré des passages de la *Genèse* (*Gn* 11), principalement celui qui a donné naissance au mythe de la Tour de

Babel, dépeignant le projet gigantesque d'une tour atteignant le ciel, comme un symbole de l'orgueil de Babylone. Ce récit peut faire allusion à des événements et à des motifs idéologiques de l'époque néoassyrienne, mais la Tour de Babel est liée, dans la tradition, à la ziggourat de Babylone. Sa hauteur, sa splendeur et son nom orgueilleux étaient des éléments propres à susciter la jalousie et la malédiction des ennemis de Babylone et à diffuser sa légende.

Fig. 15.

Hérodote (I, 181-183) évoque le sanctuaire de Marduk tel qu'il était avant les dommages causés par Xerxès. Le culte était encore assuré dans *Esagil*, mais sa description de la tour à étages doit se baser sur ce qu'il a entendu dire de ce monument prestigieux, dont la splendeur était encore présente dans la mémoire des Babyloniens. Il décrit une tour à huit étages et à rampe hélicoïdale. Il se peut que l'étage double du temple du sommet ait inspiré ce niveau supplémentaire et qu'il y ait une confusion, sur la base d'un récit plus ancien, avec le souvenir d'une autre tour, qui n'est pas celle de Babylone mais la ziggourat de Khorsabad en Assyrie, qui possédait une rampe hélicoïdale.

L'interprétation de la ziggourat de Babylone comme un lieu d'observation des astres est parvenue en Occident, par l'intermédiaire des classiques. Diodore de Sicile (II, 9) en dit : « La construction, à cause du temps, est tombée en ruine et il n'est donc pas possible d'expliquer comment elle était avec précision. On s'accorde pourtant sur le fait qu'elle était très haute et que les Chaldéens y accomplissaient l'observation des étoiles. Tout l'édifice était réalisé grandement, avec somptuosité, avec du bitume et des briques. »

Les récits grecs et les deux thèmes bibliques de l'élévation jusqu'au ciel qui est un signe de démesure et de l'impossibilité de communiquer qui est un signe de confusion, se mêlèrent. Les passages de la *Genèse* et d'Hérodote ont inspiré les artistes occidentaux. L'époque moderne utilise le nom symbolique de Babel pour évoquer l'immensité et la diversité, mais également l'autorité mal vécue.

Chapitre IV

La fin de la civilisation babylonienne

I. La chute de Babylone et la domination perse

Balthasar, le fils de Nabonide, fut privé de la succession royale par Cyrus le Grand, le fondateur de l'Empire perse, qui s'empara de la ville en 539 av. J.-C., mettant fin à l'Empire néobabylonien et à la suprématie de Babylone en temps que capitale d'Empire et centre intellectuel du monde. Le Cylindre de Cyrus (British Museum) confirme que la ville fut prise « sans combat ni bataille ; Marduk le fit entrer dans Babylone, sa ville. Il sauva Babylone de l'oppression. Il livra entre ses mains Nabonide, le roi qui ne l'adorait pas ». Cyrus fut accueilli en libérateur et les prêtres du clergé de Marduk dans le tout-puissant temple *Esagil* l'aidèrent peut-être à prendre la ville à cause de l'impiété de Nabonide. Les autres récits de la prise de Babylone, préservés dans les sources grecques (Hérodote I, 188-191 et Xénophon, *Cyropédie* VII, 5) et les sources bibliques concordent avec les textes cunéiformes.

La Babylonie devint une satrapie de l'Empire perse. Darius y installe son fils Xerxès comme gouverneur et construit un nouveau palais, qui prolonge vers l'ouest le palais de Nabuchodonosor par une salle à colonnes de tradition iranienne, qui comportait des reliefs en briques émaillées. Une révolte des Babyloniens en 482 av. J.-C. provoque la démolition des murailles de l'enceinte, du temple de Marduk et de la ziggourat de Nabuchodonosor II. La province est rattachée à celle d'Assyrie. Un bras de l'Euphrate fut probablement dérivé, et le fleuve s'engouffra dans les douves non endiguées. Ce pourrait être l'explication de l'aberration d'Hérodote qui décrit les palais et le temple de Bêl comme étant situés de part et d'autre du fleuve.

II. La fin d'un symbole et de la culture cunéiforme

En 330 av. J.-C., Alexandre le Grand entre en vainqueur à Babylone. Il voulut restaurer le sanctuaire de Marduk et sa tour à étages, mais il y mourut en 323 av. J.-C., avant d'avoir accompli son œuvre, dans le palais royal. Sa dépouille fut exposée dans la salle du trône pour y être saluée par ses troupes. *Etemenanki* fut détruite par celui qui voulait la rendre plus somptueuse encore qu'au temps de Nabuchodonosor II. Alexandre la fit niveler, avant de la reconstruire, formant une colline artificielle avec ses briques, dans la partie nord-est de la ville. Mais il mourut avant d'achever son œuvre. Strabon (XVI, 1) rapporte que « ... le seul acte de libérer le terrain avait nécessité le travail, pendant deux mois, de 10 000 hommes, de sorte qu'il ne réussit pas à achever le projet... aucun de ses successeurs ne se préoccupa plus de le faire ». Le grand théâtre restauré par les Parthes fut peut-être inauguré sous Alexandre.

Sous la dynastie grecque des Séleucides, en 305 av. J.-C., une nouvelle ville, Séleucie, fut fondée sur le Tigre, au nord de Babylone. Vers 275 av. J.-C., Antiochos I^{er} ordonna aux Babyloniens de s'y transférer, mais il restaura le sanctuaire de Marduk, dans lequel un collège de prêtres et un centre littéraire et scientifique continuèrent à fonctionner, y gardant la culture cunéiforme.

Les Parthes s'installent à Babylone vers 130 av. J.-C. Dans une maison, ayant appartenu à un orfèvre, furent trouvés deux paniers contenant des vestiges du « trésor » d'*Esagil*, sauvé et caché peut-être par les prêtres. Des monuments néobabyloniens, le « palais d'été » et le péribole de la ziggourat notamment, furent réaménagés. Un caveau voûté a livré des figurines de femme en albâtre, l'une aux yeux incrustés de rubis, parmi les premiers attestés.

Babylone resta toujours, pour les habitants de la Mésopotamie, le centre cosmique de l'univers, même lorsque le siège du gouvernement de la région se déplaça vers Séleucie du Tigre. Au i^{er} siècle de notre ère, Pline l'Ancien, dans son *Histoire naturelle* (VI, 30), rapporte que son grand temple continuait à survivre parmi les décombres. Peu après, à la fin du siècle, les savants prêtres abandonnèrent, définitivement, leur sanctuaire.

Bibliographie

- (Ouvrages de référence, ordonnés alphabétiquement ou chronologiquement selon les sections.)
- Recueils : B. André-Salvini (dir.) *Babylone* Paris, Musée du Louvre – Hazan, 2008. : monographie/catalogue de l'exposition tenue au Louvre, 14 mars – 2 juin 2008, puis à Berlin au Pergamon Museum 26 juin – octobre 2008, et à Londres au British Museum 13 novembre 2008 – 15 mars 2009 (cat. en allemand et anglais, versions modifiées)
- André-Salvini B. (dir.) *La Tour de Babylone. Études et recherches sur les monuments de Babylone. (Actes du colloque du 19 avril 2008 au Musée du Louvre, Paris)*, « Documenta Asiana » IX, Rome, cnr Istituto per gli Studi Micenei ed Egeo-Anatolici, 2012.
- Cancik-Kirschbaum E. van Ess M. et Marzahn J. (eds.) *Babylon. Wissenskultur in Orient und Okzident*, Topoi. Berlin Studies of the Ancient World Bd. I, De Gruyter, Berlin/Boston, 2011.
- Renger J. (éd.) *Babylon: Focus mesopotamischer Geschichte, Wiege früher Gelehrsamkeit, Mythos in der Moderne* (2. Colloquium der dog, Berlin, 1998), Sarrebruck, sdv, 1999.
- Babylon : Symposiums de Bagdad 1979-1981, *Sumer*, XLI (sans date).

Introduction

- George A. R, « “Bond of the Land”: Babylon, the Cosmic Capital », dans G. Wilhelm (éd.) *Die orientalische Stadt*, Saarbrück, 1997, p. 125-145.

Chapitre I. Sources cunéiformes

- Berger P.-R, *Die neubabylonischen Königsinschriften*, Berlin, 1973.
- Bottéro J. et Kramer S. N, *Lorsque les dieux faisaient l'homme. Mythologie mésopotamienne* Paris, Gallimard, 1993, (trad. du « Poème de la création » : *Enuma eliš* p. 604 sq. ; *Atrahasis* p. 530 s.)
- George A. R, *Babylonian Topographical Texts*, ola 40, Louvain, Peeters, 1992. (remarquable étude et commentaire, notamment de *Tintir* et de la « tablette de l'Esagil »)

- – , « Babylon Revisited : Archaeology and Philology in Harness », *Antiquity* , 67, 1993, p. 734-746.
- – , « The Bricks of E-sagil », *Iraq* , LVII, 1995, p. 173-191.
- Glassner J.-J , *Chroniques mésopotamiennes*, Paris, Les Belles-Lettres, 1993.
- Grayson A. K, *Assyrian and Babylonian Chronicles tcs V*, New York, 1975.
- Hallo W. W, « The Nabonassar Era and other Epochs in Mesopotamian Chronology and Chronography », dans E. Leichty et al. (éds.) *Studies in Memory of A. Sachs (O. P., Kramer Fund 9)*, Philadelphie, 1988, p. 175-190.
- Langdon S, *Die neubabylonische Königsinschriften* , vab 4, Leipzig, 1912. (Nab. 1-49)
- Pedersén O, *Archives and Libraries in the Ancient Near East 1500-300 bc* , Bethesda, cdl Press, 1998, p. 183-191.
- Pongratz-Leisten B, « Ina šulmi irub. » *Die kulttopographische und ideologische Programmatik der akîtu-Prozession in Babylonien und Assyrien im I. Jahrtausend v. Chr. , BaF. 6*, Mainz, 1994.
- Ritter J, « Babylone – 1800 », dans M. Serres (éd.) *Éléments d'histoire des sciences*, Paris, 1989, p. 17-37.
- Thureau-Dangin F, *Rituels akkadiens*, Paris, 1921.
- Unger E, *Babylon. Die heilige Stadt nach der Beschreibung der Babylonier* 1931. (rééd. 1970)
- Veenhof K. R. (éd.) *Cuneiform Archives and Libraries* Institut néerlandais de Stamboul, LVII, 1986 ; surtout : M. A. Dandamayev , *The Neo-Babylonian Archives*, p. 273-277.
- Weissbach F, *Die Inschriften Nebuchadnezzars II. im Wadi Brisa und am Nahr el-Kelb (wvdog 5)*, Leipzig, 1906.

Sources bibliques : traductions tirées de la Bible de Jérusalem

- Vanderhooft D. S, *The Neo-Babylonian Empire and Babylon in the Latter Prophets* Harvard Semitic Museum Monographs, 59, Atlanta, 1999.

Chapitre I. Sources classiques

- Calvet M.-A. et Y, « Babylone, Merveille du monde », dans R. Étienne et al. (éd.) *Architecture et poésie dans le monde grec. Hommage à G. Roux*, Lyon-Paris, 1989, p. 91-104.
- Casewitz M, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique* , Livres I et II, Paris, Les Belles-Lettres, 1991.

- Legrand Ph, *Hérodote. Histoires*, Livre I, Paris, Les Belles-Lettres, 1964.

Chapitre I. *Sources Bérose*

- Burstein S. M, *The Babyloniaca of Berossus*, sane, vol. I/5, Malibu, 1978.
- De Breucker, G., “Berossos of Babylon”, Brill’s New Jacoby (online edition), 2011.
- Verbrugghe G. P. et Wickersham J. M, *Berossus and Manetho. Introduced and Translated*, Ann Arbor, 1996.

Chapitre I. *Sources Ptolémée*

- Depuydt L., « “More Valuable than all Gold”: Ptolemy’s Royal Canon and Babylonian Chronology », jcs 47, 1995, p. 97-117.

Chapitre I. *Sources arabes*

- Janssen C, *Babil, the City of Witchcraft and Wine/The Name and the Fame of Babylon in Medieval Arabic Geographical Texts*, Université de Gand, Memoirs, vol. II, 1995.

Chapitre I. *Sources postérieures*

- Fossey Ch, *Manuel d’assyriologie*, t. I, Paris, 1904.
- Sack R. H, « Nebuchadnezzar and Nabonidus in Folklore and History », *Mesopotamia XVII*, 1982, p. 67-131.

Chapitre I. *Prospections*

- Oppert J, *Expédition scientifique en Mésopotamie...*, t. I, Paris, 1863, p. 135-255.
- Rich Cl. J, *Memoir on the Ruins of Babylon*, Londres, 1815, *Second Memoir on Babylon...*, Londres, 1818.

Chapitre I. *Fouilles allemandes*

- Koldewey R, *Das wieder erstehende Babylon* Berlin, éd. 1925. (neue herausgegeben von B. Hrouda, 1990)
- *Wissenschaftliche Veröffentlichung der Deutschen Orient-Gesellschaft (wvdog)* Berlin-Leipzig, : 15: R. Koldewey, *Die*

- Tempel von Babylon und Borsippa* 1911 ; 32: R. Koldewey , *Das Ischtar-Tor in Babylon* 1918 ; 47: O. Reuther , *Die Innenstadt von Babylon (Merkes)* 1926 ; 48: F. Wetzel , *Die Stadtmauern von Babylon* 1930 ; 55: F. Wetzel , *Die Königsburgen von Babylon* 1932 ; 59: F. Wetzel et F. H. Weissbach , *Das Hauptheiligtum des Marduk in Babylon, Esagila und Etemenanki* 1938 ; 62: F. Wetzeler al. *Das Babylon der Spätzeit*, 1957.
- Klengel-Brandt E. et Cholidis N, *Die Terrakotten von Babylon im Vorderasiatischen Museum in Berlin* , Teil I: *Die Anthropomorphen Figuren* , wvdog 115, Saarwellingen, 2006.
 - Pedersén O, *Archive une Bibliotheken in Babylon: die Tontafeln der Grabung Robert Koldeweys, 1899-1917*, Abhandlungen der Deutschen Orient-Gesellschaft 25, Sarrebruck, 2005.
 - Schmid H, *Der Tempelturm Etemenanki in Babylon* , BaF. Band 17, Mainz, 1995.

Chapitre I. Fouilles italiennes

- Bergamini G, « Levels of Babylon Reconsidered », *Mesopotamia XII* , 1977, p. 111-152.
- – , « Excavations in Shu-Anna, Babylon 1987 », *Mesopotamia XXIII* , 1988, p. 5-17.
- – , *Fondations dans l'eau. Réflexions à la suite des recherches et des fouilles archéologiques italiennes à Babylone* , dans B. André-Salvini (dir.)« Documenta Asiana » IX, Rome, 2012.

Chapitre I. Fouilles irakiennes

- « The Archaeological Revival of Babylon Project », *Sumer XXXV* , 1979.
- Cavigneaux A, *Les Fouilles irakiennes de Babylone et le temple de Nabû ša harê* , dans B. André-Salvini (dir.)« Documenta Asiana » , IX, Rome, 2012.

Chapitre I. 1978-2008 et perspectives

- Parapetti R, « Babylon 1978-2008. A Chronicle of Events in the Ancient Site; Appendix 1: Preliminary Report on Hydrological Studies in the Babylon Area; Appendix 2: Systematic Territorial Study of the Ancient Babylon Site », *Mesopotamia* , XLIII, 2008, p. 131-167, VII planches
- Lippolis C, Baggio P. et Monopoli B, *The Past and Present of Ancient Babylon Seen from Above* , dans B. André-Salvini (dir.)«

Chapitre II

- Oates J, *Babylon*, London, éd. révisée, 1986.
- Les datations, au-delà du 1^{er} millénaire av. J.-C., sont incertaines. Le règne de Hammurabi (traditionnellement : 1792-1750) est peut-être à baisser. Voir H. Gasche *et al. Dating the Fall of Babylon. A Reappraisal of Second Millenium Chronology*, mhe, series II, Université de Gand, 1998, (chronologie à affiner) et *Akkadica* 119-120, 2000.
- André-Salvini B, *Le Code de Hammurabi*, Paris, Musée du Louvre/rmn, 2008, (2^e éd. augmentée).
- Beaulieu P.-A, *The Reign of Nabonidus, King of Babylon 556-539 bc*, Yale University Press, 1989.
- Charpin D, *Hammu-rabi de Babylone*, Paris, puf, 2003.
- Finet A, *Le Code de Hammurapi*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « lapo », vol. 6, 2^e éd., 1983.
- Frame G, *Babylonia 689-627 bc. A Political History*, Leiden, 1992.
- Hunger H, « A New Akkadian Prophecy », *Journal of the American Oriental Society*, 95, 1975, p. 371-375.
- Joannès F, *La Mésopotamie au 1^{er} millénaire avant J.-C.*, Paris, Armand Colin, 2000.
- Lambert W. G, « The Reign of Nebuchadnezzar I: a Turning Point in the History of Ancient Mesopotamian Religion », in W. S. McCulloch (éd.) *The Seed of Wisdom: Essays in Honour of T. J. Meek*, Toronto, 1964, p. 3-13.
- – , « Nebuchadnezzar-King of Justice », *Iraq*, XXVII, 1965, p. 1-10. (bm 45690)
- Sack R. A, *Neriglissar. King of Babylon*, Darmstadt, 1994.
- Luckenbill D. D, *Ancient Records of Assyria and Babylonia*, II, Chicago, 1927, (réimpr. 1989, Londres) (Sennachérib, p. 185, ; Asarhaddon, p. 243)
- Wiseman D. J, *Nebuchadrezzar and Babylon. The Schweich Lectures*, 1983, Oxford University Press, 1985.

Chapitres III et IV

- Outre les ouvrages cités ci-dessus (c.r. de fouilles ; André-Salvini (éd.) 2008 ; André-Salvini (éd.) 2011 ; Georges, 1992 ; Renger (éd.) 1999 ; Wiseman, 1985) :

Chapitres III et IV. *Synthèses*

- André-Salvini B, « Babylone », *Les Dossiers d'archéologie : les Sept Merveilles du monde*, n° 2021995, p. 28-35.
- Bergamini G, « Babilonia. L'immagine della metropoli da Hammurapi a Nabonido », dans S. Mazzoni (éd.) *Nuove Fondazioni nel Vicino Oriente antico: Realtà e Ideologia*, Pise, 1994, p. 47-54.
- Goodnick Westenholz J, « The Theological Foundation of the City, the Capital City and Babylon », dans J. G. Westenholz (éd.) *Capital Cities, Urban Planning and Spiritual Dimensions*, Jérusalem, 1998, p. 43-61.
- Huot J.-L, « Babylone, Le centre du monde », dans J.-L. Huot et al. *Naissance des cités*, éd. 1990, p. 231-253.
- Margueron J.-C, « Babylone : la première mégapole ? », dans C. Nicolet (éd.) *Mégapoles méditerranéennes*, Maison méd. des sciences de l'homme, 2000.
- *Les Dossiers d'archéologie : Babylone*, H.S, n° 14mars 2008.
- *Religions et histoire : Babylone*, n° 19mars 2008.

Chapitres III et IV. *Le « mur des Mèdes » (Sippar)*

- Gasche H. et Habl as-Sahr , 1986, « Nouvelles fouilles », *Northern Akkad Project Reports* , 2, Gand, 1989, p. 23-70.

Chapitres III et IV. *La « Porte d'Ištar »*

- Marzahn J, *La Porte d'Ishtar de Babylone...* Staatliche Museen zu Berlin, 1993. (trad. de l'allemand)

Chapitres III et IV. *Les palais*

- Gasche H, *La Südburg de Babylone : une autre visite* , dans B. André-Salvini (éd.) « Documenta Asiana », IX, Rome, 2012.
- Margueron J.-C, *Le Palais de Nabuchodonosor à Babylone : un réexamen* , dans B. André-Salvini (éd.) « Documenta Asiana », IX, Rome, 2012.
- Moortgat-Correns U, « Das Grab des Nabonid », *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici* , 38, 1996, p. 153-177.

Chapitres III et IV. *Le « musée »*

- Klengel-Brandt E, « Gab es ein Museum in der Hauptburg Nebukadne-zars II in Babylon? », *Forschungen und Berichte* , 28, 1990, p. 41-46.

Chapitres III et IV. Les « Jardins suspendus »

- Dalley S, « Niniveh, Babylon and the Hanging Gardens... », *Iraq* , LVI, 1994, p. 45-58.
- Finkel I, « The Hanging Gardens of Babylon », dans P. Clayton et M. Price (éds.) *The Seven Wonders of the Ancient World* Londres-New York, 1988, (Routledge, 1993, p. 38-58)
- Wiseman D. J, « Mesopotamian Gardens », *Anatolian Studies* , XXXII, 1983, p. 137-144.

Chapitres III et IV. La tour

- Montero Fenollós J. L, *La Ziggourat de Babylone : un monument à repenser* , dans B. André-Salvini (éd.) « Documenta Asiana », IX, Rome, 2012.

Chapitres III et IV. Le mobilier de Marduk

- Barnett R. D, *Iraq* , XII, 1950, p. 40-42. (note sur le trône et le lit de Marduk emporté par Sennachérib)

Chapitres III et IV. Carte du monde

- Horowitz W, *Mesopotamian Cosmic Geography* Mesopotamian Civilizations, Winona Lake, 1998, (wa 92687), p. 20-42.

Chapitres III et IV. Époque parthe

- Tallon F, « Les rubis d'Ishtar : étude archéologique », dans A. Caubet (éd.) *Cornaline et pierres précieuses*, Paris, La Documentation française – Musée du Louvre, 1999, p. 229-247.